





Contre Macron

## Du même auteur

*Réponses à Hadopi*, Capricci éditions, 2011.

*L'Ordre et le Monde. Critique de la Cour pénale internationale*,  
Fayard, 2016.

*D'après une image de Daesh*, Nouvelle éditions Lignes,  
2017.

*Contre Macron*, Éditions Divergences, 2019.

*Crépuscule*, Au diable vauvert, 2019.

Juan Branco

# Contre Macron

*Ontologie du monarque*

*Nouvelle édition revue*



L'ABEILLE

PLON

© Éditions Divergences, 2019  
© Éditions Plon, un département de Place des Éditeurs, 2019  
pour la présente édition  
12, avenue d'Italie  
75013 Paris  
Tél. : 01 44 16 09 00  
Fax : 01 44 16 09 01  
[www.plon.fr](http://www.plon.fr)  
[www.lisez.com](http://www.lisez.com)

Dépôt légal : octobre 2019  
ISBN : 978-2-259-28246-8  
Mise en pages : Nord Compo

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*Les hommes de pouvoir sont  
des marchepieds pour la pensée.  
Seul l'apparat permet de masquer  
ce que de pauvreté cette utilité recouvre.  
À nous, face aux tentations de l'adulation,  
de ne jamais l'oublier.*



## *Avant-propos à la présente édition*

Il m'a été donné la chance de rencontrer M. Macron une fois. C'était dans le cadre d'une conférence à SciencesPo, alors qu'il commençait vaguement, dans les susurrements des hautes sphères, à laisser son nom traîner. Alors fringant secrétaire général adjoint de l'Élysée, âgé de quelque trente-cinq ans et considéré par certains comme un bel et brillant jeune homme, promis à un grand avenir, il venait d'aborder, à la fondation Jean-Jaurès, l'un de mes anciens professeurs pour tenter de le convaincre qu'il l'avait eu comme élève à l'École normale. L'École normale est en France le lieu de la consécration par excellence de ce que l'on se plaît à considérer comme l'intelligence pure, la capacité absolue. La reconnaissance de cette puissance, mélange de savoir et de potentiel de production, apparaissait alors à M. Macron comme un facteur essentiel à son ascension. Face au démenti catégorique et surpris de son interlocuteur, n'ayant guère de difficulté à se souvenir des quatre à cinq élèves qui chaque année peuplaient son unique séminaire, M. Macron, rougissant, était brusquement reparti, gêné, laissant en plan le petit groupe dans

lequel il venait de s'insérer. L'épisode n'avait pas été unique, et s'était reproduit notamment avec le philosophe Étienne Balibar, incapable de se souvenir d'un être qui avait tenté de revendiquer avantageusement sa filiation. L'on rappellera également, en un registre différent, l'épisode avec les représentants de la société des rédacteurs du *Monde*<sup>1</sup>, fuis par le truchement d'une cage d'escalier alors qu'ils venaient lui demander comptes, s'inquiétant d'une trahison que M. Macron consommerait. Ces épisodes, qui auraient en une quelconque société fonctionnelle à M. Macron beaucoup coûté, se multiplièrent à tel point que la sédimentation intervint<sup>2</sup>. M. Macron, qui

---

1. M. Macron avait été trouvé au dernier étage du bâtiment où travaillaient les adversaires de la SRM et, débusqué, s'était réfugié dans un faux appel téléphonique pour ignorer son interlocuteur et s'échapper, tandis que le représentant des intérêts qu'il avait prétendu servir le regardait, interloqué par la lâcheté de cet être qui jusque-là s'était fait favorablement remarquer.

2. Emmanuel Macron se présentait alors comme Philosophe, tout en n'ayant jamais rien écrit, ce qui lui permettait d'apparaître littéralement et au sens littéral de la littéralité, une incontestable incarnation du Philosophe. En effet, quiconque aurait pris le risque de s'exposer *via* un petit ouvrage, un semblant de thèse doctorale, un début de séminaire ou encore quelques articles à vocation sérieuse, aurait été immédiatement intégré au monde philosophique pour s'y trouver jugé, critiqué, réduit ou agrandi, bref, comparé à et par ses pairs pour être mesuré aux grands et petits maîtres qui jalonnent l'histoire de la philosophie. M. Macron, subtilement, avait, lui, compris qu'il fallait à tout prix l'éviter, et se contenter d'Être Philosophe, sans avoir jamais rien fait, pour se voir reconnaître comme tel. Sans témoin, et avec l'aide d'une frêle titulature, le crime était ainsi parfait,

s'enorgueillissait déjà de ses titres et savait l'importance fondamentale qu'auraient ces vecteurs de distinction par la suite, se montrait déjà pris dans une vrille où un vecteur de distinction chassait l'autre de façon à éviter que les perceptions n'eussent à se confronter à une quelconque réalisation, fuite en avant à laquelle seule l'élection présidentielle pouvait mettre fin, en le confrontant enfin à une réalité qui immédiatement commença à lui échapper, et qui expliqua pourquoi il commença, irrité, à s'attaquer « au peuple français », coupable de ne pas le comprendre et de l'implosion d'une imposture qui devait à d'autres être attribuée.

Dans ces ascenseurs de honte et de fulgurance, où la reconnaissance induite côtoyait le perplexe rejet, le menteur pathologique que certains décelaient ne cessait en son jeune âge de virevolter. Entre la mondanité et le faire commençait déjà à s'intercaler un manque, un rapport au réel qui seul permet, par accumulation, de se trouver en mesure de diriger. N'ayant alors encore rien prouvé en propre, n'existant que dans le rapport au tiers et bientôt à l'institution

---

cette absence d'écrits, n'ayant qu'à être compensée par la construction d'une aura qui ferait impression et laisserait ouverte la potentialité de l'infini, cela dans un milieu suffisamment éloigné et ignare de la chose intellectuelle pour que la chose se fasse sans risque. Les choix de la banque, puis du politique et de son corollaire médiatique étaient ainsi tout trouvés, l'imposture ne se risquant qu'au jugement d'autres impostures, avant que l'une se substitue à l'autre, chacune se trouvant chaque fois recouverte par des constructions de filiations artificielles et souvent gérontophiles de façon à masquer sans peine la réalité, une séduction chassant l'autre avant que la déception n'intervînt.

chargée de le reconnaître – l’Inspection générale des finances, réservée aux meilleurs élèves de l’ENA, viendrait asseoir définitivement cette ambition jusque-là tremblante, discernant un de ces brevets de jeunesse que la France a eu la particularité de rendre éternels –, friable comme seuls les êtres dénués d’expérience et d’intériorité le sont, je le percevais alors comme l’un de ces nombreux êtres que j’avais croisé en de similaires espaces, formant une confrérie dont la seule valeur commune était l’ambition, cherchant avidement, dans les regards et liens fantasmés, cette assurance que leurs mains ne sauraient jamais élaborer. Grisé peut-être par ses succès d’apparence – ceux des concours qui valent reconnaissance pour soi, sans apporter ni ne confronter au monde ni au réel quoi que ce soit, batailles d’apparatchiks dénuées de soldats – programmé pour réussir et non construire, propulsé trop vite par un système méritocratique sclérosé par sa richesse et obsédé par la reproduction du même, M. Macron m’apparaissait comme ayant jusqu’alors trop consacré à la séduction de l’autre, et rien à sa propre constitution. Ses ennemis, ici ou là, me rapportaient des anecdotes cruelles et leur conviction que bientôt le château de cartes s’effondrerait. Leur foi en la capacité d’un système à se protéger et écarter ceux qui n’ambitionneraient que de le piller était encore trop intacte pour croire qu’un jour celui-ci régnerait.

Ce soir-là, donc, je m’apprêtais à assister à la conférence d’un être qui avait décidé de prendre son courage à deux mains, quelques semaines après son échec à la fondation Jean-Jaurès, au sein du grand

amphithéâtre Émile-Boutmy de SciencesPo, et pour la première fois, d'apparaître publiquement en tant que soi. Profitant de la vacuité abyssale qui préside à la formation des élites politiques françaises, il s'était probablement senti légitime et serein à l'idée de s'exprimer devant cinq cents étudiants d'une école sans fond sur un quelconque sujet *d'apparence théorique*, afin, par de menues paroles savantes, de renforcer une apparence d'intellectualité soigneusement nourrie depuis qu'il s'était décidé à harponner un philosophe au seuil de sa vie, et se saisir d'une revue en perte d'identité. C'était là sa première prise de parole en propre, dûment diffusée en direct, chose en générale proscrite pour des conseillers du Prince, exigés par leur statut à la plus absolue et intégrale invisibilité<sup>1</sup>.

L'affaire, restée enregistrée, s'avérerait quelque peu douloureuse, suscitant une nouvelle fois une fuite en avant, et inhibant pour quelque temps toute tentative de similaire succès. Au cours d'un interminable exposé, bouillie intellectuelle jonchée, tels des cadavres avariés emportés par un microbiote saturé, de citations d'auteurs jetées indifféremment en pâture, dans un contexte d'énonciation où la lecture mot à mot tuait toute possibilité d'éloquence ;

---

1. Il faut ici noter la spécificité d'espaces comme SciencesPo, entre deux, lieu d'intermédiation et de sélection des élites où l'entre-soi est tel que l'on tolère que tel ou tel se distingue, comme un premier pas intronisateur, afin de se roder avant de l'autoriser à pénétrer l'espace public. Bien que théoriquement accessible à tous, le lieu reste observé et compris seulement de certains, par un sortilège que seuls les réfractaires absolus à la sociologie ne comprendraient pas.

emporté par un univers référentiel exclusivement libéral, c'est-à-dire *de droite*, le serviteur d'un pouvoir qui se voulait socialiste avait laissé l'impression d'une insignifiance si marquée qu'elle interrogeait, à travers ses hésitants mouvements, quant aux dysfonctionnements d'une élite qu'il avait ainsi conquise, et qui l'avait déjà en son sein intégré.

Se pouvait-il qu'ils fussent si médiocres, ces aînés alors aux rênes de l'État, au point de se montrer incapables de percevoir qu'un être qui citait Constant, Tocqueville et Aron à tout bout de champ et sans cohérence aucune, les confondant parfois, utilisant des formes syntaxiques aussi lourdes qu'absconses, dignes de ces jeunes enfants croyant déployer un rapport à la langue par l'accumulation de termes aux sonorités liantes, se pouvait-il donc qu'ils ne sussent que cet être était sans idée ni horizon autre que celui d'aînés droitiers ? Que cet être ne pouvait, comme on ne cessait et comme il ne cessait de le dire, être *ni de gauche, ni intelligent* ? Pouvait-on à ce point se montrer déçu, en voyant celui qui deviendrait l'instrument d'une *reprise en main* d'un système démocratique à bout de souffle qui avait fini par porter l'insigne insuffisance au pouvoir, et achèverait de discréditer par ricochet tous ceux qui, dans le gotha, nécessaires et dépendants de son bon fonctionnement, cherchaient à toute voile un produit à l'apparence et à l'apparence seulement suffisamment soignée pour éviter, à temps, la catastrophe ?

La réponse ne tarderait pas. L'année suivante, Xavier Niel, au cours d'un déjeuner comme il en organise quasiment tous les jours, quêtant avidement soumission et écrasement de cette jeune élite

qui demain tiendra le pays, m'informait qu'un jeune homme, qu'il tenait pour ami et allié, deviendrait probablement le futur président de la République. Nous étions en janvier 2014, M. Macron était encore un inconnu du grand public, j'en gardais un souvenir irrité, et, confus, je reprochais à mon interlocuteur cette prophétie qui valait adoubement, et l'erreur de jugement qu'elle révélait.

Lorsque, quelques mois plus tard, l'inconnu qu'était encore alors M. Macron se retrouvait, à la surprise générale, nommé ministre de l'Économie du pays, les « unes » de presse du groupe détenu par M. Niel et ses alliés – dont son beau-père, M. Arnault, détenteur notamment des *Échos* et du *Parisien*, M. Lagardère, quant à lui détenteur de *Paris Match*, Europe 1 et du *JDD*, et ancien client de M. Macron, ainsi que quelques autres commençaient cependant à louer un être au regard bleu acier, porteur de mille qualités invérifiables et dès lors par leurs rédacteurs inventées. Avantagusement aidés à Rothschild puis à l'Élysée, les rentiers secondaires, fascinés par l'exemple de leurs aînés, obsédés par leur quête de parité, suivraient, et ainsi, en quelques mois, avec l'aide d'une presse *people* soigneusement instrumentalisée et d'un ministère de l'Économie aux moyens pillés à cette fin, naîtrait l'un des plus délirants emportements que la caste médiatique ait en cette République alimenté. L'effondrement successif des gardiens en chef des intérêts de l'oligarchie, du président sortant à son Premier ministre en passant par le candidat de la *droite républicaine* et son principal concurrent, le président précédent enfin, tous pris dans des guerres fratricides d'un autre temps, feraient le reste, et porteraient sans

effort, presque par dépit, au pinacle ce jeune être qui partout auprès des *premiers* suscitait une admiration forcée.

Nulle explication rationnelle ne faisant entrer en jeu ces facteurs systémiques ne permettait de le comprendre, et cela même jouait en sa faveur, recouvrant d'une aura de mystère le néant qui l'entourait et la platitude d'un parcours qui aurait dû le condamner à l'inexistence. Malgré l'indifférence relative du peuple à ces incitations, les pouvoirs s'étant rabattus, au profit d'une opération rondement menée, arborant tous les atours de l'exceptionnelle normalité, ils offriraient sur un plateau d'argent à celui qui n'avait jusque-là rien fait, le résultat de centaines d'années de lutte pour une apparence de souveraineté, et le couronnement qui lui permettrait – pensait-il – de se sauver. Que l'on tentât d'expliquer tout cela par la mystique, la chance, ou on ne sait quelle sorcellerie, et soudain les visages eussent dû s'empourprer. Mais ce ne fut pas le cas. Encore une année plus tard, l'ensemble des classes dominantes se pâmait devant un être à la popularité effondrante, vouant à la vindicte un peuple qui commençait à se rebeller. Seules les années écoulées, celles qui détachent l'âme des émotions préfabriquées, permettront aux êtres concernés, à ces filtres théoriquement chargés d'éviter ces emportements de pacotille, de réaliser la méprise dans laquelle ils se sont précipités.

\*

\* \*

Ce texte est un hommage rendu à cet être arrivé trop tôt à l'accomplissement de ses vanités, et d'un rêve qui aurait pu, nous tous, à un moment ou un autre, nous habiter. Je n'ai jamais revu M. Macron. Mais, de mes nombreux proches qui sont devenus ses affidés, au milieu social dans lequel je baignais et qui s'est pris de passion pour cet objet comme on le fait seulement lorsque l'on a trop en vue ses intérêts, il m'a par tant de biais enserré que je me permets à mon tour aujourd'hui de m'adresser à lui, comme il le fit en ce jour dans cet amphithéâtre de SciencesPo, et comme à un proche je l'aurais fait. Il y a un certain délice à ainsi s'adresser à mon camarade de cordée, tout à ses théories sur le *kairos* et Jupiter, à ses généalogies mêlant élaborations conceptuelles creuses et performativité, tentant laborieux de justifier une grandeur faisant penser à ces discours de khâgneux mal dégrossis encore pris par l'anxiété du normé.

Il y a de la pitié à éprouver à l'égard d'un être parvenu au sommet, et pourtant encore contraint de jouer des apparences et des forçages qu'exige l'appartenance à une caste à laquelle il ne semble s'être tout à fait habitué, qui partout et en tout temps menacerait de l'expulser. Incapable d'admettre, tel un Faust inversé, les regrets que le pacte qui l'a amené aux sommets a fait naître en lui, M. Macron, porté sur des cimes fragiles où ses protecteurs seuls décident de sa capacité à agir ou à s'inhiber, s'est laissé prendre à une quête obsédante d'autorité, d'affirmation, impotence cherchant à toute vitesse à se distinguer pour revendiquer une existence, rap-peler qu'il est, qu'il faudra, sur son être, compter.

Recouvert encore lors de son élection d'une certaine aura, de celles que le rapport superficiel au politique autorise, et pourtant, déjà, intimement dévoré, incapable de montrer la moindre profondeur en propre, enlisé dans l'indifférence et l'obsession de la monstration, je le crois pris entre la tension qui, à chaque instant, l'appelle à accepter l'insignifiance qui lui est naturelle, et celle qui le porte, à travers une grande violence, à s'imposer contre toute évidence, et alors, s'arrachant à son vide, face à une inconséquence qu'il ne saura éviter, s'effondrer et nous effondrer.

Je le vois et l'entends, comme tant de mes amis et camarades de promotion, n'écouter et ne voir depuis son couronnement que ceux qui appartiennent à sa caste, convaincu d'être de qualité et d'autorité supérieures à quiconque ne lui vouerait pas fidélité, s'entourant de proches aux titres et aux parcours tout aussi déliés d'une quelconque réalité que les siens, trop obsédé à l'idée de défaillir et de trahir ceux qui l'ont constitué pour prendre le risque d'une quelconque exposition à la réalité. Je le vois, et l'entends, cet être qui se croit condamné à faire l'Histoire pour donner un sens à une vie sans qualités, y cherchant vainement sa rédemption, percevant tous les fragiles, *tous les riens*, qui entre lui et celle-ci s'interposeraient, avec un mépris de classe et une arrogance qu'il avait jusque-là habilement cachés, masquant une sincère vulnérabilité.

Je le vois et l'entends, moi qui depuis toujours l'ai, au fond, de par sa vanité et son indifférence à l'autre, profondément méprisé.

À l'être emporté par le vide, qui flotte et convoque, brise et amadou, pris dans une boucle destinée à ne jamais s'achever et qui risque de tous nous emporter, cette supplique dès lors inutile, et pourtant nécessaire, au nom des miens/il est encore temps de renoncer.

À *toi*, Emmanuel, puisque c'est ainsi que, par ce vulgaire tutoiement, paraît-il, dans l'entre-soi l'on s'adresse, toi qui, à travers le pays, n'entends que ceux qui, comme toi, loin du rien, *auraient réussi* et trouvé reconnaissance dans le système qui t'a couronné, instrumentalisant pour cela ceux que maintenant tu toises et t'apprêtes à écraser, je te dis et t'annonce que, prolongeant ton monde, tu ne trouveras que drame ou vacuité.

À toi qui fis des titres que tu accumulas, créés et nourris par d'autres au prix du sang et des larmes pour servir et construire ; toi qui fis des moyens que t'octroya la force exploitée du peuple que tu diriges des instruments au service du soi ; je te conjure d'enfin comprendre que, pour ceux-là seuls qui se sacrifièrent, et par ceux-là seuls qui acceptent de se sacrifier, politique mérite d'être menée.

À toi, dès lors, Emmanuel, je rappelle que l'autel sur lequel tu t'es érigé, les espaces sacrificiels et symboliques que tu es en train de piller ont une raison d'être qui dépasse l'accomplissement de l'individualité, et que tu n'as nulle légitimité, ni capacité, pour en conscience les aspirer au profit de ta seule vanité.

Nul pouvoir n'a de sens sans engagement. Il n'est sinon que fatuité, coquille s'évidant, fatras et appareil qui emporte au néant.

À toi qui croyais t'être extirpé de l'angoissante peur du rien en aspirant à la réussite et à l'affirmation du soi, sache qu'en suivant ce chemin, tu n'as été, n'es et ne resteras que ce néant que tu n'as cessé de creuser.

Solitaire, insigne et putride vide dont il est temps maintenant de t'extirper.

## *Introduction*

Le politique entretient un rapport à l'esthétique que l'on pourrait concevoir comme appartenant à l'ordre du définitionnel. Nous sommes nombreux à n'avoir vu dans la victoire d'Emmanuel Macron qu'un ersatz. Dans sa remontée des Champs-Élysées, sur ce véhicule militaire, un forçage. Dans l'exercice et la genèse de son pouvoir, un autoritarisme infantile, de ceux qui s'imposent par l'excès et montrent, dans leur surjeu et leur nécessité de dé-monstration, une forme de méprisable fragilité.

Méprisable car se revendiquant par l'écrasement de l'autre. Méprisable car ne se contentant pas, en cas d'échec, de subir ou de renoncer, mais se montrant prête à tout pour, coûte que coûte, s'imposer.

Nous sommes nombreux à avoir senti derrière la Geste l'esbroufe. Derrière l'apparence de compétence et d'impression que portèrent cette victoire et cette cavalcade victorieuse, le néant. Ce néant qui toujours plus se saisit de nos sociétés, toujours plus nous appelle et nous incite à le consommer et à se perdre dans le jeu de reflets que réseaux sociaux, culte de l'apparent et de la normativité ne font que renforcer.

Ce néant qui habite une grande partie de nos élites depuis maintenant des décennies, coulant notre pays par conformisme après en avoir pillé l'héritage, violant un héritage né de la plus grande des époques, celle qui amena quelques centaines d'hommes à se lever face à l'ignominie, résister et s'affirmer, construire leur destin dans le face-à-face avec la mort, la torture et la violence, le tout au nom d'une idée. Un néant découlant de leur acceptation d'une servilité, celle de l'appartenance à un système-monde où leur vassalité devenait ressource, au détriment de la collectivité.

Pendant la campagne qui précéda la victoire des forces du néant, en 2017, nous avons été nombreux à nous être engagés ailleurs, *en réaction*. Juppé, Fillon, Mélenchon. Le Pen, pour certains. Paniqués à l'idée d'une prise de l'État, cette construction multi-séculaire donnée au commun par une révolution sanglante, ces restes de larmes par nos pairs légués, par les mains d'un être qui n'en avait ni le sens, ni l'idée, ni le désir. Mais le caprice. Rien que le caprice.

Un être qui de sacrifice, n'avait jamais commis. De don, n'avait jamais octroyé. De fidélité, s'était absolument délesté.

Qui par son ego et son plaisir, *son* destin, seul vivait et vivrait.

Aujourd'hui, l'effondrement de la beauté, de cette esthétique forcée que notre roitelet avait tenté de mettre en place lors des premiers jours de son mandat, creux se substituant au creux, sidère par l'expression de sa bassesse et de sa banalité.

L'ampleur du geste d'Alexandre Benalla, au prénom porteur d'une grandeur empruntée, de celles

que l'on se complâit à voler, empêtré dans ses mensonges sans honneur, parcourant l'espace radiophonique et télévisé, du *Monde* à TF1, des fourrières du 13<sup>e</sup> à celles de l'Élysée, en cette place vulgaire, en ce jardin, tabassant, prenant insignes et attributs d'État pour se défouler ; cette ampleur reste à saisir dans son entièreté.

Ses coups ne furent pas donnés *à sec*, comme le courage l'exige. Dans la dualité, sans protection, front contre front. En et par cette ivresse qui prend les êtres prêts à mourir pour leur dignité. Non pas en groupe, collectivité dérivante autorisant tous les excès, pour peu qu'ils soient commis en un cadre et au service d'un projet, dans la conquête et au nom d'une idéalité partagée, dans la symétrie des conflits réglés.

Non, ces coups furent donnés solitaires et traîtres, sous la couverture la plus pernicieuse de l'État. De cet État qu'ils incarnent et qui nous recouvre tous. De cet État institué pour nous protéger des excès des trop ambitieuses collectivités, des individualités dérivantes et de leurs projections de désirs, de frustrations inavouées. Les coups d'Alexandre Benalla ont été donnés par, au nom de cet État par lui et les siens spolié, sous couvert de fonctions élyséennes tout aussi usurpées, prises et volées comme le dit un jour Emmanuel Macron, assimilant sa victoire à un braquage permis par sa connaissance préalable des lieux, sa prise sur *ses plans*.

Ces coups furent donnés solitaires et traîtres, au nom et au détriment d'une collectivité.

Les insignes spoliés que Benalla arborait lors de ce 1<sup>er</sup> mai dérivent d'un édifice de gloire qui fut nourri par une succession d'hommes d'État dont les

spoliations individuelles furent toujours recouvertes par une prétention au commun. Cette prétention n'a pas un rôle vain : elle permet de sublimer l'ambition, et d'agglomérer les Gestes individuelles afin de constituer un semblant de collectivité, recouvrant le soi d'une idée, la pulsion d'un rapport à l'autorité et, dès lors, à la dignité.

Cette construction multiséculaire, pour faillie ou instrumentale, errante ou artificielle qu'elle puisse sembler, ne tolère la dépouille. C'est une question d'ordre. Afin de se maintenir, de préserver sa fiction, elle exige immédiatement l'exclusion de quiconque en inverserait la mécanique symbolique : quiconque *assumerait* d'utiliser ses instruments afin de se servir soi, et cesserait de prétendre s'y offrir afin de la servir tout entier.

Dès qu'il viendrait à l'idée d'user du recouvrant symbolique pour le détourner et l'amener à soi, et que cette idée serait exposée, l'être concerné, pour ne pas faire s'effondrer la croyance, aurait à se trouver expulsé.

Or ce n'est pas ce qui est arrivé. Et bien au contraire, cette construction, qui s'est vue par ce geste dans l'explicite volée, spoliée et attaquée par un être répondant à un autre être, Alexandre Benalla répondant à Emmanuel Macron, n'a vu dans ses suites se déployer qu'un narcissisme si débridé qu'à tout un peuple il déciderait, quelque temps plus tard – déjà fautif et coupable, et sur le point d'être exposé – d'arracher une célébration collective pour à lui, et à lui seul, dans les lambris de son palais, se l'octroyer. *Mon bon plaisir*, avait-il dit, dès le soir du premier tour, la victoire acquise, et il ne faut à aucun moment

oublier ce que ces *petits mots* révèlent de ceux qui les ont énoncés. *Mon bon plaisir*, dirait-il *sans mots*, lorsque accueillant Benalla ainsi que des champions du monde tout entiers à lui soumis, il nous renverrait à son indifférence, et dès lors, à ses yeux, à notre inanité.

Bien entendu, comment s'étonner que quelques mois plus tard, en ces mêmes Champs-Élysées, le peuple décidât de se venger.

Les insignes et leur autorité avaient été au sbire attribués par le seigneur au détriment de tout sens *apparent*<sup>1</sup>, dans la jouissance de la transgression la plus primaire ; celle qui consiste à renverser l'ordre existant de façon déraisonnée. Elles furent attribuées à un être détestable par un autre être, un président de la République qui dirait, après que la bassesse s'est signifiée, toute sa fierté de l'avoir autorisée, de l'avoir consacrée, qui demanderait à ce que l'on *vienne le chercher*, comme un vulgaire mac pris en flagrance de viol de ses constituants, revendiquant une souveraineté arrachée à ses *votes*, pris et volés à un ancien monde qui n'avait dès lors plus de droit à faire valoir, à une population dénuée de droit à la parole, empiégée par un système représentatif qui, dans son effondrement, l'étouffait. Revendiquant et affirmant une puissance pure, déliée de toute contrainte, qui à toutes les marées, à toutes les revendications de

---

1. Rappelons que le sens réel fut celui de se constituer une garde prétorienne, par l'entremise de M. Benalla et M. Chaker, l'objectif non énoncé étant de recruter des individus déliés de toute autorité hiérarchique autre que celle de leur maître, en utilisant les réserves policières et militaires, avec les conséquences que l'on pourra deviner.

dignité, à toutes les exigences d'égalité et d'admission de l'erreur, le ferait résister, M. Macron mettait en tension jusqu'à le rompre un système qui lui exigeait au contraire silence et compréhension.

Cet être croyait alors par sa seule force, par la toute-puissance de la prise jupitérienne, avoir arraché au peuple une immunité autorisant tous les caprices, d'une piscine à Brégançon à des conférences privatisées à Versailles, d'une balade à Chambord à une réception à *La Rotonde*, d'une nomination de M. Benalla à l'humiliation d'un chercheur d'emploi, se contentant de la répétition de l'écrasement pour affirmer son soi.

Cet être avait décidé de tordre le système jusqu'à le briser, exploitant ses potentialités jusqu'à l'épuiser.

« C'est mon plaisir », avait-il dit un jour, ce roitelet.

*Viol.* Voilà ce qu'Emmanuel Macron consacrait, et par ses mots, légitimait. Un viol, un viol de notre souveraineté. De notre droit à être protégés, à croire *être* nos institutions, à, par elles, se sentir protégés et d'elles être préservés. À se sentir, par elles et eux, ces êtres qui de nous tiennent leur légitimité, recouverts, en eux, identifiés, vers eux, projetés, par eux, *parlés*, en eux, enfin, être incarnés.

*Venez me chercher*, a répondu Macron alors que l'un des siens venait d'abuser de ses fonctions, c'est-à-dire de ce que nous lui avons donné, cette part de notre souveraineté, de l'intégrité de notre corps, de nous-mêmes, confiée à l'État pour de toute violence se trouver écartés. *Venez me chercher*, nous a-t-il enjoint, étendant par là même le geste que son subordonné avait effectué.

La politique entretient un rapport à l'esthétique. Et celui-ci passe par la notion de dignité. Loin des incantations morales, ce rapport explique la violence de la réaction du corps social, son exigence de réaction à une geste qu'il ne pouvait que condamner. Son exigence de retrait et censure de ces mots et mouvements, de cette violence et de cette vulgarité que M. Macron avait décidé de recouvrir et de légitimer. Une exigence qui éteindrait le mépris et le dégoût, qui désactiverait l'envie même *d'aller le chercher*, cet être de rien, incapable du moindre courage, de ces courages qui prennent la forme de la stance et de la retenue, demandent l'admission de l'erreur et de l'échec, et permettent, dans le ressac d'une vague trop seule emportée, de renouer avec la dignité.

Ce retrait n'est pas intervenu. Et dans leur bassesse et leur inanité, leur violence et l'affliction qu'ils ont suscitées, les *macronistes* n'ont rien fait depuis que ce que leur chef a recherché dès qu'il a été élu par et pour nous : s'en extraire, s'abstraire de ce *nous*, à tous coûts. Non pas comme le ferait le monarque et le souverain, mais en une forme pernicieuse dont la nature commence à se laisser deviner.

Les mots du *Président* ont sidéré ceux qui s'y étaient tant donnés, se laissant absorber au point de, dans l'emprise, se trouver maintenant apeurés par l'abîme qui menaçait de se présenter à eux. Ils n'ont suscité que des réactions effrénées d'accolement ou de disparition. Ils ont dissous toute forme d'élaboration. Ils ont imposé la haine et le mépris, à laquelle ne pouvaient répondre que l'adulation et la plus parfaite adhésion.

Du bon plaisir au jaune gilet, de Benalla aux Champs-Élysées, ils ont fait naître une régimentalité contre laquelle le peuple s'est soulevé.

\*  
\* \*

Nous voyons là à quel point ce qui aurait dû n'être que banalité et fait divers s'est imposé comme le révélateur d'une conception du politique qui éloigne, écrase tout rapport au démocratique, et menace notre édifice dans son entier. Jacques Chirac, face à la fronde menée à juste ou injuste titre contre le CPE, accepta de retirer une loi pourtant déjà votée et d'ainsi, définitivement, s'achever et laisser s'effondrer un système dont son héritier, un certain Dominique de Villepin, aurait dû prendre la suite, et qu'il acceptait par là même de léguer à son ennemi juré. Cette capacité au renoncement dont nous trouverons ailleurs mille occurrences est celle qui fait que l'homme politique dans son *système* obtient respect. Qui le fait à l'instant mépriser par les faibles, et par le peuple protéger dans le temps.

Ce courage démocratique, c'est celui qui manque et manquera à un être, Emmanuel Macron, auquel nous nous contenterons à partir de cet instant d'ajouter l'appellation bourgeoise et rapetissée de *Monsieur* afin de le désouverainiser. Un être pris dans l'ivresse d'une victoire sans adversaire, vécue et partagée avec son seul lui-même, victoire qui n'eut de collectif que la sidération qu'elle imposa à l'ensemble de ses concitoyens, épiphénomène perdu dans le creux d'une époque, d'une Histoire en manque de direction

et de héros, et que seule une presse étrangère et en manque d'émotions tenta, un instant, sans guère y croire, de rendre à une forme de hauteur, avant de bien rapidement l'écarter.

Un être qui depuis a dû vivre avec cette solitude, celle de l'impossible transformation d'une Geste solitaire en gloire partagée.

\*  
\* \*

Il faut penser ce qu'il vient de nous arriver, sa gravité, dans l'ensemble de la séquence qui a porté cet être à ainsi s'exposer et se révéler. *L'affaire Benalla*, archaïque insignifiance, nous renvoyait à la nature profonde d'un pouvoir qui, par-delà les sondages et autres artifices du contemporain, n'avait pas su prendre ancrage en son territoire et son peuple, et cherchait par tout moyen à goûter aux émotions que le politique et le pouvoir sont censés offrir à qui sait s'en saisir, et qui pourtant irrémédiables ne cessent de lui échapper. L'obsession du soi condamnait Macron et ses affidés à ne pas vivre ce partagé qu'offre théoriquement le politique en terres démocratiques. Sa *campagne* le disait déjà. L'on aura vibré avec Mélenchon, tremblé avec Fillon, Le Pen et leurs effondrements, tous s'étant saisis d'une partie du corps social pour tenter de le faire vivre et à leurs côtés s'emporter.

Macron, lui, dans l'échappée solitaire propre aux élites oligarchiques, savait que personne, nulle part, autre que ceux que le creux habite, gagnants et aigris, hargneux et évidés, ceux qui verraient en

somme en lui la figure de leur revendication, une vie vécue *au profit* quel que fut le détriment pour le tiers, ne le suivraient. Eux seuls qui incarnaient le « contemporain » triomphant, fruit d'un individualisme qui ne pouvait fructifier, qui ne pouvait faire naître de sentiment du partagé, et dès lors, d'un sensible à partir duquel s'émanciper, s'étaient trouvés à ses côtés, auprès de notables avariés. Eux qui placent l'absence de compagnonnage au cœur de la Constitution avaient été les seuls à l'enserrer, sans ne jamais dès lors pouvoir l'accompagner. Qu'il ne pourrait dès lors, en eux, en ces âmes sans yeux ni regard, se trouver absorbé qu'en forme de miroir. En reflet sans âme ni chair d'êtres sans âmes ni chair – obsédés à l'idée d'émancipation et d'individualisation –, icône d'une performativité trop moderne, trop inscrite dans le présent pour faire trembler, obsédée à l'idée d'une transcendance qu'elle ne saurait jamais incarner. Réduite, dès lors, à la vanité.

\*  
\* \*

L'autoritarisme et la violence naissent des écarts impensés. Celui qui, sentant le désarroi sans le dominer, cherche, par le coup de menton, par la prise et la revendication, à s'imposer à ceux qui lui résistent, fait preuve d'impensé. À les marquer, les traumatiser, les malmener, les insulter, même, M. Macron et ses sbires ont montré leur incapacité à élaborer leur rapport aux Français. Les reproches, les leçons, les démonstrations et leur obsession, pour s'adoucir, d'en passer par de la « pédagogie », face aux symptômes de la

désagrégation, alors se sont naturellement démultipliés.

Le geste de M. Benalla est le geste de la macronie. Admirens la puissance de l'inconscient, qui va chercher sans s'en rendre compte ce que le monde lui refuse, sans ne jamais admettre ni même comprendre l'avoir désiré. Qui, à part l'adolescent humilié dans une foule pourtant bienveillante par un président en quête de légitimité, qui, à part les manifestants pris en nuque et thorax par M. Benalla, qui, à part ceux qui eurent à entendre les mots de cet être gâté depuis l'enfance sur le rien qu'à ses yeux, *eux*, en contraste des siens, formaient, se sentiront dans dix, quinze ou vingt ans, marqués dans leur chair et l'intimité par l'épopée triste et peu glorieuse d'un président qui avait pourtant tant cherché, par lui-même, à les marquer ?

Qui, parmi eux, se souviendra avoir été touché par ces *macronistes*, dont personne ne réussit à retenir noms, fonctions, rôles, missions ?

Les temps sont impitoyables, et M. Macron le sait. L'époque adhère, l'histoire balaye. Les années qui passent effacent les spectres et les superficialités, et préservent les sentiments. Pour l'instant<sup>1</sup>, par l'effet d'écrasement que suscitent les institutions, le pouvoir actuel tient. Pourtant, au creux du Louvre un soir de *victoire* se superposera toujours pour le dominer le plein de la rue Soufflot. 2017 fera écho à 1981 par

---

1. Ces mots, que nous avons choisis de retenir, malgré l'évidente défonction qui, naturellement, à cet essai produit pour la première fois en juillet 2017, avaient été rajoutés en octobre 2018.

l'incapacité du premier à se substituer, à effacer, après avoir tant tenté de l'imiter, le second. Il y avait en Mitterrand une chair et un amour du partagé qui manqueront toujours à M. Macron. Que l'aveuglement collectif, le fanatisme d'une minorité de personnes qui auront trouvé enfin à se revendiquer dans la victoire de cet être, croyant ainsi imposer enfin leur modèle normé, celui de réussite sans densité ni fond ni carnation, l'ambition de la pure domination, de vies passées à prendre place, aux dépens de l'autre et du tout, ait été d'apparence renforcé par l'affaire Benalla n'a pas à surprendre. Macron, délesté de toute base sociale, de tout lien organique avec *son* peuple, ne peut jouer qu'à cela, sidérer ses bases inanes et désocialisées pour tenir un pouvoir toujours plus rapiécé, les marquer au fer rouge pour les soumettre et les faire adhérer, poursuivre cette fuite en avant vers un autoritarisme d'apparat qui à sa perte et à la nôtre ne peut que mener ; jouir enfin des attributs de violence d'un pouvoir dénué de rapport à l'altérité.

Que naisse l'évidence, si longtemps tue, cette évidence que tentent, par humiliations successives de l'adversaire, les macronistes de masquer. C'est le propre d'une régimentalité très particulière du politique que de répondre à sa mise à nu par la suraffirmation, la rigidification des corps et des mots, la verticalisation dans le refus de toute concession.

C'est le propre d'une régimentalité très particulière du pouvoir que de répliquer, face à l'exposition de ses fragilités, par une violence démultipliée, une exposition de son autorité, un refus de toute humanisation.

C'est le propre d'une régimentalité très particulière de masquer son impuissance par une démonstration de violence, arbitrairement et autoritairement ciblée, et de refuser de reculer.

C'est le propre aussi et cependant de cette régimentalité si particulière que de s'effondrer après ce temps de sidération marqué, inculqué par la propagande et l'injonction à la fascination, et de disparaître alors dans le mépris et l'absence d'empathie, corps autrefois adulé réduit au néant qui l'a toujours constitué, exposé publiquement là où il était autrefois idolâtré, réduit à la solitude du chef désincarné, ravagé et abandonné sans dignité dans un bunker ou sur une place publique, effacé par une foule rageuse ou oublieuse, soulagée d'avoir retrouvé enfin sa cohérence, de s'être défaite de celui qui seul, dans sa suprême arrogance, revendiquait les humiliations, échecs et atrocités commises en son nom comme autant de victoires et de nécessités.

C'est le propre de ces corps, y compris lorsqu'ils pensent mourir dans la dignité, d'être un jour exhumés.

C'est le propre des fascismes que de crever la gueule ouverte après en avoir laissé tant d'autres expirer, défigurés, humiliés, dévastés par l'inconséquence du dirigeant, son absence de pensée, sa certitude d'être dans le vrai, et par là même, son refus de toute altérité.

Chaque jour, Emmanuel Macron nous le fait sentir un peu plus. Nous sommes les riens. Nous sommes ceux qui, au quotidien, nous faisons battre et tabasser par des individus emplis d'eux-mêmes et d'envie, sur la place de la Contrescarpe, au Jardin des Plantes,

dans les métros, au boulot, à la recherche d'une vie que même dans le suprême ils n'ont pas saisie. Nous sommes à ses yeux ceux qui sont fabriqués pour connaître humiliations, vexations, caprices et sourires en coin, exploitations par des jouisseurs et des vainqueurs couronnés, par des êtres pourtant défigurés par l'inconscience, la bêtise et l'ennui. Nous sommes ceux qui auraient à les subir sans mot dire, qui aurions à tenir, et qui sont condamnés à se laisser mourir, dans l'attente du retour d'une harmonie que la nature, inlassable, après la dévastation, prône et ne cesse d'amener.

Nous sommes ceux pourtant qui savent que seul dans le partage, dans la recherche de l'égalité, se trouvent les bonheurs qu'ils ne cessent de quêter.

Ceux qui devinent trop bien ce que d'insignifiance, un tel geste, par un tel être, a révélé. Ce que de néant, le fait d'avoir, un jour férié, à aller tabasser un tiers, pour se sentir exister, ne peut que démontrer.

Nous sommes ceux qui, un jour, auront le dernier mot. Par-delà la mort ou la défaite, ceux à qui l'histoire reviendra. Qui rendront à l'État et à la collectivité cette dignité si violemment spoliée. Ceux qui n'auront jamais renoncé au don et, ce faisant, à nos collectives avancées. Dans nos échecs ou nos réussites, ceux qui n'auront pas cédé.

Comme antan à Loreto ou Berlin, Londres ou Barcelone, nous aurons, face à la morgue et l'adhésion, tenu bon contre l'éviction.

Dans l'humilité et le silence, face aux gestes montant de ces moins que rien, nous sommes et serons ces résidus qui, humiliés ou tabassés, auront su

préservent leur dignité et finiront par les renverser. Mussolini fit frapper jusqu'à la mort sur une place l'un de ses plus grands ennemis. Il fut vingt ans plus tard en cette même place, aux déchettes du monde auquel il appartenait, par une foule lasse et émancipée, renvoyé.

Que cela serve de leçon aux apprentis sorciers qui, de mot en mot, pervertissent ce que des siècles tardèrent à constituer. Il n'y a pas de petit geste. Il n'y a que des signes et des signifiés. M. Macron n'a cessé de les cumuler. Il est temps, face à leur radicalité, de brutalement s'en séparer.

Octobre-novembre 2018



## I.

# L'apparent

Emmanuel Macron est l'un de ces êtres à l'apparence de pure transitivité. Composé à des fins d'inexistence, il l'est non pas de façon déficiente mais parfaitement programmée. À ceux qui pourraient y trouver raison à fascination, indiquons sans attendre qu'il n'y a là, dans cet effacement absolu d'un soi singulier, point de leurre – une posture travaillée qui permettrait de protéger une réelle intériorité – mais plutôt un leurre visant à cacher le véritable leurre – et qu'ainsi cette absence de soi, soigneusement mise en scène pour apparaître comme le résultat d'une volonté, est en fait réel et non masque, et qu'il n'y a, dès lors, plutôt que de fascination, que mépris à porter à son sujet.

L'absence d'existence en propre, ou plutôt la conformité parfaite de son soi aux regards qui l'ont façonné<sup>1</sup>, le vide en somme, est ce qui a permis à M. Macron de porter un destin d'apparence, et d'apparence seulement, si singulier, jusqu'à l'amener

---

1. Car il y a en soi quelque chose d'assez singulier à être à ce point normé et formaté.

à présider aux nôtres, de destinées. Paradoxe il n'y a que de premier abord, et nous aurons tout loisir de le décomposer. Ayant fait de la neutralisation de toute forme de particularité l'instrument de conquête d'un pouvoir rendu dès lors parfaitement vain, puisque obtenu au prix même de sa capacité à l'exercer, à le soumettre plutôt qu'à s'en laisser instrumentaliser, M. Macron s'est attelé à une jonction de son politique et de son individualité qui encourt la catastrophe, et que bien des êtres, dans leur chair sociologique et non dramatique, auront à payer<sup>1</sup>.

Que les amateurs de drame détournent leurs regards. Nulle matière humaine ne sera ici disséquée. Seuls les ressorts d'une tragédie parfaitement désincarnée.

\*  
\* \*

Recouvert par l'apparat que les appareils souverains offrent à leurs incarnations transitoires, M. Macron donne à quiconque prendrait le temps de l'observer et non simplement de le consommer, l'impression lancinante d'un manque de substance et d'affirmation en propre que l'on ne peut considérer que comme étrangement marquée. Tenant un instant,

---

1. Ainsi les grands destins font-ils l'objet d'intérêts artistiques et politiques, sans qu'à aucun moment ce qu'ils emportent, les milliers de vies qui en dépendent, et qui, soumises aux aléas des puissants, s'effondrent sans raison, dans le silence et l'absence de récit, ne reçoivent d'autre intérêt qu'abstrait, par le biais de chiffres et statistiques désincarnés. C'est à eux, à ce *rien*, que ce texte est dédié.

au-delà de la scène qu'il traverse, le regard porté sur lui, il nous est aisé de constater la continuité parfaite entre ses gestes publics et privés, porteurs notamment d'une suffisance et d'une forme de lisse qui jamais ne disparaît<sup>1</sup>. Ses apparitions et mouvements, travaillés et calculés jusqu'à l'extrême pour correspondre aux attentes de son époque, alimentent une surface labile, sur laquelle rien n'accroche et qui, surtout, ne varie jamais. Sa parole et sa pensée manquent singulièrement de densité et de personnalité, les énoncés, présentés dans la syntaxe superficiellement construite du haut fonctionnaire cultivé, se trouvent souvent contrebalancés et annihilés d'une phrase à l'autre et tout, quelque part, apparaît attiré par l'abîme du rien, pris entre le balancier du neutre et du cliché<sup>2</sup>.

S'étant saisi sans peine ni difficultés d'une fonction cimentée sur le sang et le sacrifice de bien des gens, M. Macron se montre, et l'un est évidemment le résultat de l'autre, en somme comme un produit à tout instant parfaitement conforme à son époque et aux regards qui cherchent à le dévorer, aspirant simplement à se donner l'apparence de l'élaboré<sup>3</sup>, afin de

---

1. Quelques éclats, des mots sur les *kwassa-kwassa* à ceux sur le costume pour lequel il suffirait de travailler « pour se le payer », chaque fois dans des configurations paramédiques, en révèlent la teneur véritable, et le double jeu auquel l'être à la bienveillance postulée se prête au quotidien pour exister.

2. Seule une conscience de cette insuffisance peut expliquer d'ailleurs l'obsession transgressive qui ne cesse de prendre notre objet, et que nous aurons à traiter.

3. Cette distinction d'apparat, *détournée*, est celle qui lui a permis d'être coopté par les élites, assimilé à elles et dès lors accepté comme dirigeant par une citoyenneté conformée.

faire croire à sa spécificité pour mieux écraser la majorité. Déjà légèrement usé par sa trop grande adhésion à son contemporain, normé jusqu'à la lie, jouissant infantilement de son pouvoir, tour à tour miroir amadouant et flatteur accueillant les projections et narcissique autoritaire incapable à la rétention, incapable d'autre chose que de s'affirmer par son creux, alternant celui de son époque et de sa classe, il semble croire, par ce faire en tout instant scénifié, exister.

Cette absence significative d'aspérités et de points saillants qui viendraient révéler, si ce n'est discursivement, du moins par le parcours, une velléité quelconque d'existence en soi – et non de mimésis ou de simple reconnaissance –, provenant d'un homme, mâle, français de bientôt quarante ans au *cursum honorarum* parfait, à la vie intime aussi mise en scène et contrôlée que sa vie publique se montre contrôlée, ne suscite pas même au premier abord, dans sa surnormalité, de trouble particulier. Si une fantasmagorie substitutive s'est déployée dans le grand nombre et le petit Paris afin de rendre à cet homme de pouvoir ressemblant trop à un enfant-roi

---

Elle est de même, par l'absence de sens qu'elle charrie – puisqu'elle n'est que pure imitation – la raison de son rejet, d'un rejet qui naturellement dès lors, à l'ensemble de l'élite, s'étend, puisque cette dernière se sera montrée incapable de « filtrer », de distinguer le grain de l'ivraie, alors même qu'elle a été instituée par la population (ou s'est auto-instituée) à cette fin. L'échec de Macron signe l'échec de sa classe, son incapacité à maintenir un « dire » légitime, à porter la parole que jusqu'alors, dans sa grande majorité, la population avait accepté de leur déléguer. Les jacqueries et révoltes qui suivront ne peuvent que trouver là leur explication.

pour inquiéter une forme de désirabilité<sup>1</sup>, tout indique que ces projections ne visent justement qu'à combler le creux que l'on devine toujours derrière les atours de l'achèvement. Fait de son adhésion parfaite aux standards d'une classe dominante à laquelle il n'a jamais cessé d'appartenir, et dont il a adopté l'ensemble des us, coutumes et mœurs qui à leur tour s'imposent à la société, sans en tirer pourtant une quelconque substance ni légitimité, la popularité qu'il tenait jusqu'à son élection se trouve mise à mal par l'exercice d'un pouvoir par nature porté vers la création et non l'effectuation, et dès lors exigeant une sortie du conforme, de l'identité et de la simple reproduction à laquelle il est parfaitement incapable.

L'effondrement de l'apparence de neutralité et d'universalité, contemporaine et mobile, parfaite en bien des sens, qu'arborait sa surface pendant la campagne présidentielle de 2017 et qui n'était, bien que sincère, en toutes circonstances, que l'expression la plus pure de ce que de modèles sociétaux les dominants de notre temps ont imposé, est inéluctable, et elle ne sera pas rattrapée. La nature politique de M. Macron, le vide que fait naître toute substitution de l'idée par l'intérêt, ne pourra arborer pendant son mandat les atours que son apparence simulait, car il est le reflet non pas d'une existence, mais de ceux qui l'ont formé et propulsé. Pouvoir d'imposition, légitimé *ex post* par les urnes, celui du président de la République peut et dès lors doit être étudié par ce rapport de conformité

---

1. Et la fantasmagorie parfaitement pauvre qui s'est déployée à son sujet dans les journaux de papier glacés n'était que l'instrument de ce déploiement.

entre son apparence et une conjonction bien établie d'intérêts se trouvant eux-mêmes à la source de cette normativité. Si l'exposition des mécaniques *factuelles* de constitution de la Macronie mérite un développement qui sera à trouver en dehors de cet ouvrage<sup>1</sup>, son élaboration idéale mérite ici d'être détaillée.

\*  
\* \*

Prenons pour cela le temps de comprendre les conséquences qu'emporte l'inexistence personnelle, la malléabilité parfaite à laquelle M. Macron semble s'être, en tant que personne, sous ses airs autoritaires et fermes, livré.

Il n'est nul besoin de solliciter Molière pour rappeler qu'aux scintillements de l'inexistence succèdent inévitables les éclats noirs de la damnation. Au choix du reflet s'ensuivent les servitudes que l'offrande compulsive à la multitude exige, poussant les creux ayant épousé l'ensemble des regards qui s'apposaient sur eux à achever dans le tragique ce qu'ils avaient fait naître de leur néant. Cela pourrait nous indifférer. Mais il se trouve que l'affaire présente un danger : que ces mêmes êtres emportent dans leur effondrement ceux qui, volontairement ou non, s'y étaient donnés, ou plus grave encore, qu'ils cherchent, par la reconquête compulsive et la violence, à l'éviter.

---

1. Ce développement est intervenu à travers la publication de l'ouvrage *Crépuscule*, rédigé en octobre 2018 et publié en mars 2019 au Diable Vauvert, en coédition avec Florent Massot.

Ce danger provient de M. Macron tout particulièrement, et ne saurait être étendu à l'homme de pouvoir dans son ensemble, pour peu que l'on ne s'en tienne point aux lieux communs. Il est vrai que nous avons connu bon nombre d'êtres politiques dénués au premier abord d'une quelconque forme d'intériorité, purs reflets d'un modèle-type n'existant qu'à travers le tiers, et ayant pourtant conquis les plus hautes fonctions de l'État sans inconséquence particulière. L'on a, à cet égard, longtemps cité comme exemple un certain Chirac, Jacques, président français entre 1995 et 2007, emporté par une fluidité des convictions qui longtemps fit jaser, jusqu'à ce que, dans les grands événements et dans sa suite posthume, il se révélât dans une ampleur *en propre* et une stature – prenez garde et souvenez-vous de ce mot pour l'étymologie qui vient – qui, profondément liée à son parcours au sein de l'État, marquerait son temps. L'on ne reviendra pas ici sur les insuffisances flagrantes et détestables qui touchent à l'être en question. Notons seulement qu'elles lui évitèrent l'hallali et le rejet tout entier, du fait d'un rapport au sacrificiel et à la dignité qu'il réussit à incarner, et qui est naturellement attribué à quiconque accepte l'exigence d'un lien en tout temps marqué avec le commun.

Il faut entendre la spécificité de notre régime – la République – qui a su convertir l'un des rites les plus fondamentaux de la monarchie, en formant des *serviteurs* appartenant à un domaine propre, qui n'entretient aucun rapport avec les sphères de l'intérêt du privé, et permettent de créer une légitimité, et quelque part une sacralité, particulière en les reliant à l'État. Ainsi, si l'ancien président entretenait un rapport au

politique que l'on aurait pu penser prédateur, et qu'il apparaissait ponctuellement au service de tel ou tel intérêt particulier, cette attitude prenait place dans un cadre permanent, et jamais abandonné, l'espace étatique républicain, qui compose en nos sociétés, pour le meilleur et le pire, le définissant de la chose publique et dès lors du bien commun. Suspendu au-dessus de la société, sans ne jamais se soumettre *d'apparence* à l'intérêt privé, M. Chirac apparut, malgré ses errements et graves défaillances politiques, charpenté par un parcours qui l'avait mené, après près de quarante ans de service au sein de la collectivité, à enfin assouvir ses désirs de souveraineté *en lien avec le peuple*, apparaissant, y compris dans sa vestimentaire et ses actions les plus viles, comme l'incarnation même de cet appareil légèrement désuet qu'est la haute fonction publique, puis que serait l'État, au point de ne trouver nulle concurrence en les toujours plus rares individus qui arboraient de similaires chemins. Il n'avait, contrairement à Nicolas Sarkozy notamment qui, le premier, ouvrirait cette porte, à aucun moment cédé à la satisfaction narcissique du service immédiat de l'intérêt privé. L'idée même de le voir se soumettre à une force non politique, aliénant sa volonté individuelle à telle ou telle forme parcellaire, paraissait hors de propos<sup>1</sup>. Et c'est probablement pour cela, pour cette intégrité fictive et d'apparat – puisque l'absorption dans la

---

1. Gardons à l'esprit cette distinction fondamentale, qui n'interdit aucune forme de corruption politique, par laquelle l'homme de pouvoir cherchera en les espaces privés de quoi nourrir son ambition de construction politique, sans pour autant s'y prostituer.

sphère politico-étatique n'interdit, bien au contraire, nulle corruption – qu'il fallut une figure radicalement inverse, et radicalement scénifiée dans son inversion, comme celle de M. Sarkozy, pour le faire s'effondrer.

Il y a là bien entendu une distinction fondamentale qui reflète à toutes les échelles ce que M. Macron est. Fruit d'un parcours qui ne l'a vu servir, de bout en bout, qu'une agglomération d'intérêts particuliers, à commencer par le sien, sans ne jamais laisser paraître la moindre prédisposition au don ou à la mise en danger, à la soumission à l'idée ou à la collectivité, à la prise de risque enfin – exploitant au contraire à tout instant son rapport à la République pour la mettre au service de son destin, comme le public le découvrirait à *contretemps*, trop tard pour éviter son élection –, M. Macron s'est dès lors naturellement montré incapable d'incarner le pouvoir une fois élu, induisant un forçage qui est immédiatement apparu une fois qu'il s'est montré consacré, et dont le ridicule ne pourra que croître avec le temps, soulignant la gravité d'une transformation du rapport de nos dirigeants au politique que l'on a trop cherché à banaliser<sup>1</sup>.

\*  
\* \*

---

1. Nous aurions pu, au moment de l'écriture de ces lignes, en juillet 2017, envisager l'hypothèse inverse : à savoir que la patine du pouvoir s'impose à lui. Alors cependant, c'eût été l'ensemble de l'édifice qui se serait montré fragilisé. Les populations françaises semblent avoir adopté un autre chemin et, par leur résistance toujours plus active à ce pouvoir d'apparat, montré leur volonté d'une réincarnation idéalisée.

Nous tenons peut-être là, à travers cette comparaison avec l'un de ses prédécesseurs qui pourrait être étendue aux suivants<sup>1</sup> et qui irritera ceux qui, pris dans les jeux politiques, ne sauraient percevoir la force des variations et l'importance que les parcours personnels ont dans la façon du politique, le fondement de ce qui fait la distinction entre l'homme privé, l'homme politique et l'homme d'État, et dont on pourrait penser qu'elle recouvre la différence qui séparerait le narcissique, le séducteur et l'amoureux. Saisissons-nous de cette typologie, et déployons-la afin de situer M. Macron, et comprendre d'où nous venons.

Il est d'évidence difficile de réduire un être à un type. Disons cependant que l'être ayant fait le choix de ne pas exister, de n'être déterminé que par l'intérêt et le désir immédiat de son interlocuteur afin de satisfaire le sien, sans ne jamais chercher à le façonner ni à se constituer en propre, apparaissant prédateur en ce qu'il ne chercherait qu'à entrer en rapport pour nourrir une vacuité en retour – faisant naître en somme un rapport illusoire à l'infini – correspond à ce que l'on pourrait dire être l'idéal-type du séducteur. Or cet idéal-type ressemble à bien des égards à ce que projette M. Macron. S'appuyant sur les jeux de reflets qui fonctionnent comme autant de marchepieds pour susciter des accélérations exponentielles du désir, nourris par une mise, une détermination sans affect et une intelligence décharnée,

---

1. Et à l'insuffisance parallèle de M. Hollande, homme de parti comme M. Chirac fut homme de l'État et M. Sarkozy homme du soi.

les séducteurs, qui correspondent à cet entre-deux qui pourrait être celui de l'homme politique, se voient à mesure de leur ascension brutale et sidérante, rendus prisonniers des forces qui les ont portés à leurs sommets, emprisis une fois couronnés par la divergence des intérêts et désirs qu'ils avaient accumulés et qui, les ayant portés au pinacle, réclament enfin compte, cherchent à les exploiter en retour, suscitant l'effondrement du *Don Juan* ainsi encagé et soudain paniqué.

Nous pourrions déployer les raisons factuelles qui nous poussent à considérer comment, à travers la Trinité Niel-Arnault-Jouyet, les bienfaiteurs privés comme Attali et Hermand, enfin les constitutions diverses de reflets d'Amiens à Paris, le pouvoir de M. Macron s'est ainsi constitué. Mais restons-en à l'idéalité, et renvoyons à nos autres écrits en ce qui concerne leur effectivité.

Continuons. Tant que l'acte n'est pas consommé, le séducteur offre une apparence de liberté parfaite qui renforce son charme et son attractivité, et tous se projettent sur lui, fascinés par la facilité et les perspectives qu'il offre, bien que quelque peu étourdis par sa dépendance à ces jeux qui ailleurs occupent peu. Si bien encore en mouvement, tel l'enfant fixant les désirs de ses parents, le séducteur peut à tous promettre tout, le voilà cependant, une fois en *relation* – enfant-roi couronné –, en somme, jouissant, dès l'instant suivant forcé de se définir, et dès lors trahir, puisque les uns les autres vont avoir à fuir ou abandonner. Moins libre que le narcisse – l'homme privé – car pris par l'angoisse du rapport au tiers, celle qui pousse à la fusion et à la disparition, là où

le narcisse se contente en tout temps de lui-même, le séducteur est, de cette liberté, certes bien plus gâté que l'amoureux – l'homme d'État – qui, lui, sait ce qu'il doit à l'objet de sa conquête pour *tenir* et non simplement s'évanouir. Cette liberté se voit cependant immédiatement gâtée – justement – en ce qu'elle est absolument et parfaitement, par la jouissance et la nécessité de définition qu'elle exige, évidée.

Là où le séducteur – auquel l'apposition du terme « relation » était quelque peu excessive, tant à la relation, il se montre justement incapacité – se retrouve immédiatement confronté à son inconséquence, et le narcisse à son insignifiance, l'amoureux offre au tiers un parcours et une possibilité d'existence, une densité qui lui permettront de se confronter à ce dernier et de se constituer en tant qu'égal à son égard. Porteur d'un universel, *l'idée*, il se retrouve face à ce tiers sans nécessiter le rapport de force ni craindre d'avoir à assumer sa vérité, afin de construire et d'avancer. Acceptant l'existence de l'autre, l'amoureux, c'est-à-dire, nous l'aurons compris, l'homme d'État<sup>1</sup>, ne craint pas de se donner tout entier à l'idée partagée et de se sacrifier pour elle, ayant pour socle une suffisance en propre dont il ne saurait se satisfaire, mais qui lui assure, en toutes occasions, une forme de pérennité en dehors des regards et des circonstances, et dès lors une capacité à l'accroche à un lien, qui, parce qu'il sait qu'il pourra lui survivre, apparaîtra sain – et perdurera. Tenant droit, comme l'indique une certaine étymologie du terme État, garnis des certitudes qu'offrent savoir et expérience, les amoureux

---

1. Qui n'est, rappelons-le, pas l'homme de l'État.

ne sont pas, comme le narcisse, inhibés par leur rapport incandescent au soi, ou comme le séducteur, angoissés par le vide que le départ du tiers susciterait, les confrontant à leur propre inanité. Sustentés par leur rapport à l'idée, qui est au fondement du lien, et à la définition, qui établit le rapport au commun, leur relation au tiers n'est ainsi pas faite de dépendance et d'attente mais de don et d'exigence, voire parfois, lorsqu'il le faut, de sacrifice. Emplis, institués dans un rapport au don, ils ne lâchent pas et produisent ce que le séducteur se contente de promettre et le narcisse ne saurait même envisager.

Nous voyons bien où nous mène notre typologie. D'idée et de définition de son soi justement, M. Macron n'a jamais montré. N'ayant souhaité, à aucun moment, établir le moindre lien au tiers ou appartenance au commun autres que ceux qui immédiatement le nourriraient – autres donc que des rapports de pure superficialité ; cherchant au contraire en permanence la rupture, le détachement d'un corps qui l'aurait constitué ; ayant cherché à éviter toute sa vie un quelconque encombrement – comme le montra l'épisode bien connu de sa fuite dans les bas-fonds d'un bâtiment, lorsque les journalistes du *Monde* le quêtèrent pour l'interroger sur sa trahison –, le voilà, une fois au cœur du pouvoir, c'est-à-dire obligé de se déterminer, à peine rassasié, dévoré par des puissances tierces qui seules le déterminent et le font exister, replié en un narcissisme soudain satisfait afin de se protéger du monde, l'écarter par la brutalité, là où on l'aurait attendu dans une mue l'amenant au service de l'État, impossibilisé par ce don insignifiant – au sens le plus plein du

terme – qu’il avait promis à tous ceux qui avaient cru, en concurrence et séparément, entrer en relation avec lui, là où l’homme d’État aurait promis non pas rapport, mais union. Faisons un instant un détour par la factualité pour renforcer notre idéalité, et rappelons au lecteur l’insistance avec laquelle M. Macron semble rechercher l’approbation et la conviction par la mise en rapport individuelle, interpellant et se perdant parfois en d’interminables soliloques avec tel ou tel de ses sujets pour le convaincre de sa raison, semblant en l’agrégation des séductions plutôt qu’en la mise en lien et l’incarnation rechercher l’approbation.

Il faut bien entendu, lorsque l’on aspire au pouvoir, toujours se faire un temps séducteur, et il n’y aurait nulle disqualification à porter à l’encontre de celui qui temporairement assumerait ce rôle, et qui le ferait d’autant plus en s’adressant à une collectivité – c’est-à-dire en feignant de passer par l’idée – plutôt qu’à travers une succession d’individualités, ce que, nous venons de le voir, M. Macron ne semble pas privilégier. L’homme d’État, sauf exception, a été en nos régimes avant tout un homme politique chargé d’incarner une partie du corps électoral, de le représenter, et a même souvent donné au premier abord l’apparence du narcissé, homme privé satisfait tout entier du soi, cherchant à s’imposer sans nécessité, dans une confusion des lectures et des compréhensions que l’époque facilite. Il se trouve qu’en l’occurrence cependant, c’est le chemin inverse qui a été emprunté. M. Macron, mâchoire et regard bleu acier, a été élu par le désir qu’il suscitait, et par la promesse qu’il emportait, celle d’assumer les responsabilités que

son prédécesseur avait reniées, celles d'un homme d'État n'offrant à nulle personne le moindre angle qui pourrait permettre de le faire défaillir, puisque délié de toute dépendance et dès lors prêt à s'imposer. Malgré l'aide que lui ont apporté les institutions de la V<sup>e</sup> République, justement faites pour libérer les prétendants à la souveraineté de leurs attaches passées en leur octroyant un excès de verticalité, M. Macron n'a su assumer cette transition. Respectant les canons du contemporain qui font de la fadeur et du neutre leur valeur cardinale, il s'est, pour se faire élire, évidé de toute forme de personnalité, donnant une impression d'insaisissabilité que ses titres et diplômes, son apparence et son respect des critères de reconnaissance et de cooptation institués par les élites suffisaient à recouvrir de légitimité pendant la *campagne*, aspirant ainsi toute l'inquiétude qu'une telle posture aurait pu susciter. Bénéficiant d'une présomption de savoir-faire et de hauteur soigneusement rapportée et magnifiée par des médias lui offrant la patine de visibilité nécessaire à son émergence dans l'espace public<sup>1</sup>, il s'est ainsi pas à pas formé par la surface, jusqu'à se saisir du pouvoir dans son intégralité. Ses mises en scènes initiales, dont la grandiloquente et guignolesque Marche du Louvre, visaient à assurer la transition vers l'être plein, souverain révélant enfin la densité que l'existence seule procure, autorisant l'approche et l'accroche à une forme d'historicité. Pourtant, la chose ne s'est ainsi point passée. Alors que partout les démonstrations de son anormale

---

1. Dont l'attribution factuelle, corrompue et dès lors nourricière de facticité, est ailleurs discutée.

normalité se succédaient, jusque dans sa sphère la plus intime et la mise en scène de ses rapports de couple<sup>1</sup>, l'être une fois élu a continué de ne rien dire de l'idée qui l'avait impulsé. L'échec inévitable s'est alors imposé, non pas tant d'un point de vue électoral ou politique – car il y a toujours en ces matières des surprises à avoir – mais symbolique. Vides et creux, déliés de rapport à la détermination et à la matière, ses discours ont commencé à révéler une imposture auparavant dénoncée par bien des êtres<sup>2</sup>. Pris alors par une maniaque multiplication de scènes sans portée, M. Macron s'est rapidement abandonné à des vagues de parole toujours plus insignifiantes, doublées de transgressions surjouées n'ayant pour objectif que de se faire remarquer, recouvertes par une mise en scène soignée que seule son action politique finirait, après le temps de séduction sidérante propre aux campagnes électorales, par renverser.

Exposé dans son fondement, celui d'une pure individualité s'étant toujours refusée à l'engagement et au don, surface formée au service de l'intérêt, M. Macron a révélé ce que tout de son parcours disait : qu'à

---

1. Couple dont « l'aberration » a été affichée, instrumentalisée, pour donner l'apparence d'une transgression assumée et dès lors symptomatique d'une capacité au courage et à l'affirmation, là où le geste n'était en fait que valorisable et dès lors bénin, puisque subvertissant un « vice de l'époque », s'imposant à la critique par sa supériorité.

2. Appartenant généralement aux fragments de l'élite paupérisée, capable de décoder les signes de cette imposture, et ne trouvant dans le même temps nul intérêt à l'élection d'un être qui défendrait la continuité d'un système où ils se trouvaient exploités.

aucun instant celui-ci ne s'était composé d'une quelconque forme d'intériorité qui lui aurait permis de rejoindre, une fois au pouvoir, une forme d'universalité ou d'idéalité en rapport au commun. L'« en même temps » qu'il ne cesse de prôner et qui recouvre un discours que l'intelligence aurait désidéologisé, le révèle et l'expose dans cette volonté apparente de dissimulation, porteuse de bien des fantasmes, alors qu'elle ne révèle qu'un rien saisi par d'autres pour s'y loger et exister. Devenu en une période de dévastation politique trop rapidement vecteur de projections massives, contradictoires et déchirantes, il s'est trouvé à son élection dans l'incapacité de répondre aux attentes qui s'opposent et s'annulent, de tenir les promesses que son regard et son visage, ses paroles au goût de silence et une apparence travaillée jusqu'à l'extrême avaient individuellement, comme l'une après l'autre, reflétées, généralisées plutôt que collectivisées, et finalement accueillies. Pris dans une impasse, poussé à la fuite ou, pire, à une affirmation autoritaire et brutale d'un soi qui n'existe pas, à une prétention à une existence dont il n'a pas les moyens et qui en cas d'expression aurait dès lors fait l'effet d'un viol ou d'un rapt et l'aurait condamné à rendre plus visible encore cette insignifiance même qui l'avait couronné – puisque, ainsi, il aurait dû, à la va-vite et sans moyens, la substantialiser –, M. Macron a tenté de s'imposer par d'incertains mouvements singeant l'incarnation et qui sont le propre de l'agitation, avant simplement de se ranger aux intérêts de sa caste, cette caste à laquelle on attribue la gestion du mouvement naturel de la société hors périodes insurrectionnelles ou révolutionnaires ; et d'ainsi servir ceux

qui l'entouraient. Acculé à l'arbitraire, l'autoritaire ou l'effondrement entre les mains du tiers, comme tous les esprits superficiels pensant, par projection, qu'il n'y a d'autre saint que le résultat et l'intérêt, oubliant au passage l'importance des chemins empruntés et des idées partagées dans la formation de la société, il a découvert les enfers de la dépendance à une extériorité dans laquelle, abandonné par ses supports, il se trouverait dès lors qu'il chercherait à s'affirmer, sans pied.

Ce piège qui est celui de la croyance en la contingence du politique et de l'idéologie – dans le sens d'un discours idéal structurant un rapport à la société, et par là même, la société elle-même – se révèle particulièrement cruel et expose à de terrifiantes déceptions. S'étant dès le départ présenté pour ce qu'il était, un pur support, ayant été *formé* pour prendre des décisions et atteindre le *meilleur*, sans définir ce *meilleur* d'une quelconque façon que ce soit qui ne fût purement performative, et dès lors creuse, M. Macron ne s'est à aucun moment montré comme un sujet conscient de la nécessité d'élaboration qu'exigent les lieux politiques, se contentant de proposer, telle une volaille égorgée, une fuite en avant vers la reproduction perfectionnée d'un *même* aveugle à ses sources, insuffisances et contradictions, fuite en avant naturelle chez cet enfant d'un système méritocratique qu'il n'a jamais questionné et qui ne lui a jamais appris à interroger les fondements de l'existant. Dans le monde de M. Macron, celui des titres et des concours, des succès et de la reproduction des pouvoirs dans l'informe du temps, n'apparaissent à l'extérieur des palais que des existences sans chair,

où seule la performativité compte puisque seule l'existence statistique apparaît – où les corps échoués ou simplement banalisés ne sont *rien* que des chiffres effacés –, où la structure n'est jamais interrogée, et où le résultat, d'évidence quantifiable et imposable au regard de l'étant, et dès lors prédéterminé par celui-ci, apparaît comme la seule aune à laquelle se mesurer. À nouveau, le *rien*, non pas seulement comme manifestation d'un mépris, mais comme point de départ d'une grille de lecture où l'évaluation, la comptabilité s'appliquera même aux êtres humains.

Qu'on ne s'y trompe pas. Le conservateur pur qu'il aurait pu en un sens incarner, et qu'il aurait été si par son parcours il n'avait voulu tout précipiter, offre la perspective – par son incapacité à s'embrancher à une forme d'idée ou de mémoire élaborée et non seulement d'apparence élaborante – d'une forme politique nécessairement effondrante et non prolongeante, condamnant à l'échec telle réception à Versailles, telle scénographie mémorielle bien huilée, et plus largement, toute pratique du pouvoir dénuée d'ancrage en un système, en une forme attribuant d'un sens symbolique qu'il a subverti en asservissant son assomption à l'intérêt privé.

La mort habite cette forme de rapport au politique qui ne se nourrit que d'un passé qu'elle ne construit pas, pillant aveuglément, sans jamais redistribuer, ni même créer, menaçant seulement par son ignorance et sa suffisance de, au sens le plus organique en même temps que schématique, décomposer.

\*

\* \*

L'ascension des êtres qui prennent la forme et l'image de M. Macron fonctionne non sans raison comme une nourricière à fantasmes tant pour ceux qui les haïssent que pour qui les admire. Promettant un étant amélioré, leur propulsion est par nature un phénomène de classe, permettant à ceux qui sont installés, qui détiennent le pouvoir, de se projeter en eux afin de renforcer leur position tout en assurant le maintien ailleurs du courant. Ainsi, pure incarnation de l'ordre et de la réussite systémique, la figure individuelle de M. Macron – dont il n'a pas su, par son élection, se libérer – permet, par la confusion de son parcours et de son discours, à *ceux qui ont* et qui dès lors, pour lui, *sont*, de continuer à accumuler, tout en laissant aux autres, à travers la réduction de son image – et dès lors, par effet d'extension métonymique, de l'image de sa caste – à une série de clichés consommables et accessibles, le seul droit de rêver à les imiter. Reflet pur de l'ordre établi, sa figure représente une menace qu'emporte sa simple apparence de puissance, encapacitée à tout instant à transformer sa structure mimétique en forme autoritaire dans le cas où le désir, trop consommé, s'éteindrait, pour dès lors se transformer en crainte de se voir écrasé. Que l'on comprenne ainsi maintenant la violence et l'utilité de la scène où, face à un *être de rien* comme il viendrait le qualifier, M. Macron suggérait qu'il n'y avait pas meilleure façon de se « payer un costard » – c'est-à-dire d'accéder à l'apparence du pouvoir, littéralement au costume du pouvoir – qu'en travaillant – c'est-à-dire en se soumettant à l'ordre existant. Et que toute velléité de contournement de cet attribut, ou toute expression de rejet de cette incarnation, ou

même encore toute incapacité à l'atteindre, serait symptôme de rébellion, insuffisance ou de frustration.

\*  
\* \*

Rappelons à cette étape du raisonnement que le séducteur n'a point de moteur autre que celui qu'on lui prête, le narcissisme autre que le sien, tandis que l'être aimant s'en tient à l'idée qu'il a décidé d'honorer. Le séducteur va s'abandonner au tiers, l'amoureux au socle partagé, le narcissisme à son intérêt. M. Macron, séducteur qui s'est pendant la campagne fait passer pour un homme d'État avant de devenir narcissisme, a cru pouvoir reconstituer une forme de sainte trinité aujourd'hui pourtant parfaitement désintégrée. Fruit naturel de vies constituées par et pour les yeux du tiers, vacuités plaisantes pour des égolâtres en dés-hérence, propulsés au gré des plaisirs et intérêts avec la grâce qu'ont les artifices du contemporain, jusqu'à atteindre leur objectif, et alors, s'espérer libérés, les météores comme M. Macron ne laissent, après l'impression initiale de fulgurance, que le goût du banal et de la vacuité, et seuls l'autoritarisme et l'imposition permettent alors de prendre le relais.

À tous les sens du terme, ces figures n'impressionnent et n'impressionneront, que ce soit sous leur forme désirante ou menaçante, que le vulgaire, celui qui ne se rêve que dans la plus pure individualité, sans ne jamais se projeter dans une forme de construction collective, d'élaboration qui fasse autre chose que d'édicter normes et topiques et permette paradoxalement dès lors, en tant qu'isolat, de se

revendiquer autrement que dans une fausse singularité. Faits de rencontres entre une vanité individuelle et une attente qui enfin aurait trouvé seyant reflet, ces êtres que rien ne distingue, caméléons capables de se glisser dans le regard de n'importe quel tiers pour en épouser les formes et apparaître dès lors à leurs yeux exceptionnels, puisque rassemblant les qualités que leurs interlocuteurs avaient jusqu'alors pour eux-mêmes rêvées, jouant des narcissismes ainsi flattés pour nourrir le leur, écrasant ceux qui refuseraient de se reconnaître en eux, les êtres de pure transitivité dont M. Macron est, ne trouvent par conséquence naturelle de mouvement que dans l'épopée de la conquête du pouvoir et la destruction de la dissemblance. Ils se voient alors souvent affligés de chutes qui seules leur ouvrent les portes du tragique, et dès lors, enfin, dans leur achèvement, leur donnent accès à une forme de futile et paradoxale singularité, celle que les destins imposent aux corps qui ont achevé de se déposséder.

Cette damnation si particulière a le don de l'attrait et de la facilité. Il n'a fallu à M. Macron d'autre qualité que de montrer une parfaite plasticité et capacité à la conformité pour atteindre son pouvoir et ses destinées. C'est ainsi que ses seuls faits de gloire, en trente-neuf ans d'existence, s'étaient jusqu'à son élection réduits à la séduction des gardiens du temple, d'un système parfaitement huilé et délié de tout rapport à l'agir et au réel. De concours réduisant le monde à des notes de synthèse en agréables entretiens, notes éphémères et dîners en ville, opérations financières et rhétoriques sans support, M. Macron, sans ne jamais se confronter à une quelconque

corporéité, intermédiant systématiquement son rapport au monde, a fait preuve de la virtuose virtualité des courages que requièrent ces élites éloignées de leurs glorieuses et sacrificielles origines, sur lesquelles elles se sont constituées. Obsédé par la quête de la place, puis par la maîtrise du lisse, s'étant fondu en ces autrefois glorieuses places pour se laisser aduler, il a, subrepticement, ainsi, loin du monde, avancé. Là encore, certains pourraient y trouver motif à admiration. En une société démocratique et consumériste où la mise en scène d'un soi délié de tout engagement et de toute valeur, de la qualité pour la qualité, est devenue vecteur de propulsion, M. Macron a, comme d'autres gagnent des fortunes en postant leur néant sur les réseaux sociaux, conquis son destin sur le fondement du désir devenu ontologique de nos sociétés, le désir le plus vain qui pourrait être projeté sur quelqu'un, celui du plaire pour ce qui est. Devant tel Sisyphe toujours renouveler l'adhésion du tiers sans n'avoir droit au pas de côté ni au *pour soi*, M. Macron est apparu très tôt cependant aux observateurs les plus avisés, les plus distancés de ces mécaniques impulsives révélatrices du rien, comme une machine condamnée à l'épuisement.

Qu'il tente depuis son élection de se soustraire à la damnation qui attend tous ses semblables par l'exhibition d'une force aussi inutile que débridée ne devrait dès lors pas nous surprendre. Il faut dire que ce stade atteint, les dissemblances commencent à se multiplier et la dislocation se met immédiatement en place, le menaçant d'écartèlement.

Que sa tentative de suraffirmation à travers l'élection ait été dès lors vouée à l'échec, tant sa vie

entière avait été passée dans l'asservissement et la négation de l'idée même de caractère et de personnalité, déliaison intégrale d'un quelconque rapport au monde et à l'autre qu'aurait exigé le dépassement de sa condition à des fins d'incarnation, non plus.

Le spectacle qui vient ne saurait être plaisant que pour les mauvais voyeurs, ceux qui de place de Grève en Concorde, apprécieraient condamnations, tortures et exécutions. Voilà un être qui, une fois arrivé à ses fins – fins, rappelons-le, d'une parfaite vacuité, consistant en la victoire pour la victoire, en le résultat pour le résultat, en l'amélioration pour l'amélioration, et qui s'accordent parfaitement à sa factice discursivité –, s'agite pour ne pas s'effondrer, trouver et montrer une personnalité qui nulle part ne transcende, progressivement pris par l'angoisse à laquelle renvoie cette triste transitivité, obligé de la nier pour subsister, s'enfonçant dès lors jusqu'à se laisser dévaster, ou simplement engloutir et dominer.

\*  
\* \*

L'affaire est commune, et bien des souverains ont été pris par des délires de grandeur une fois arrivés au pouvoir pour esquiver leurs vaines vanités, verticalisations aberrantes qui les poussaient au raidissement ou à l'effondrement, à la soumission la plus absolue, afin de ne pas se laisser emporter par un tragique destin sur lequel ils étaient en quelque sorte *tombés* – destin dont le tragique ne leur appartenait même pas, mais à ceux qui leur avaient attribué leur fonction, et aux conséquences que leur mort

ou leur défonction aurait sur eux – se trouvant bien informés et insuffisants à l’heure de répondre aux attentes en eux placées, investis d’une nécessité du surrégime dont la sortie ne pourrait les mener qu’à la chute et l’effondrement. Il ne faut dès lors céder à la facilité de l’accablement. Car derrière la force de conviction à laquelle il s’apparente, et l’heureuse superficialité qu’il semble dégager, l’impossible affect dans lequel il se trouve emprisonné, M. Macron est d’évidence conscient de sa fragilité. Déjà consumé, le président de la République a même semblé un temps s’affairer pour fuir le poids de ces faiseurs de rois dont il pensait pouvoir s’émanciper, ainsi que des structures et déterminismes sociologiques qui emportent les plus banals des êtres, ceux qui ont trop longtemps cru que leurs adhésions à ces instances et leur réussite en leur sein disaient quelque chose de la qualité de leur individualité. Les politiques mises en œuvre par ces gouvernants, d’autant plus libérés de ces tiraillements égotiques qu’ils se contentaient « d’exercer leurs fonctions », auront cependant tôt fait de l’apaiser.

Détournons-nous un instant en prenant le chemin de la factualité. De Jean-Pierre Jouyet à Jacques Attali en passant par François Hollande, Henry Hermand, son frère ennemi et protecteur Manuel Valls, la haute finance et les *prestigieux* corps de l’État, ses origines provinciales et bourgeoises, les relais invisibles qu’il y a tissé en passant par l’école privée qui le propulserait au sein du temple de la méritocratie, Henri-IV ; de son échec à Normale Sup à son admission à l’ENA, en passant par ses *amitiés* avec Xavier Niel, Arnaud Lagardère, Bernard Arnault et de nombreux autres

oligarques ayant dédoublé cette propulsion individuelle d'un enserrement politique, sa fusion relationnelle avec sa professeure et héritière d'un empire chocolatier, détentrice du capital culturel et économique nécessaire à toute intrusion dans les temples des pouvoirs auxquels il aspirait assurant la jonction des deux ponts, à ses tentatives évanescentes d'union avec des philosophes au capital symbolique puissant censés compléter l'ensemble de ces vecteurs de légitimation, M. Macron sait à quel point son parcours tout entier, constitué par la séduction et l'asservissement à l'intérêt du tiers, afin de l'aspirer, n'est, en soi, rien, n'a, en soi, rien produit et ne pourra, en soi, rien constituer. Porté par une certaine nostalgie de l'enfance, de cette innocence si vite abandonnée – et fictionnalisée entre les bras de celle qui l'a protégé, reçu, couvé à chaque humiliation que suscitaient ces verticales tentatives d'ascension et de transgression, le recueillant pour lui éviter de sentir le poids de l'ostracisation –, M. Macron cherche, par la puissance écrasante qu'il vient de conquérir à s'émanciper, et découvre un peu tard ce que trente-neuf ans de soumissions emportent de servitude non point seulement politique et sociale mais aussi individuelle, et le creux qui, en toutes ces années, en son sein, en cet intérieur qu'il avait tout ce temps cru préserver mais en lequel il avait dû puiser pour se donner, s'était formé.

Fonction ruisselante, devenue pour beaucoup des intégrants de la petite France – celle qui se repaît de ses privilèges et de sa conformité à un ordre qui l'a couronnée – une immense opportunité, M. Macron, comme bien de ceux qui ont suivi ou fréquenté ses

semblables chemins, a vu son âme se corrompre et se dissoudre en la multiplication de donations qu'il n'a plus su contrôler. Ne devant qu'à l'absence d'élaboration en propre cette accumulation ascensionnelle de titres et de leviers d'influence qui l'ont porté aux cimes de l'État, il a fini par s'évider, et se trouve maintenant, de tous ces tiers, prisonnier. Voilà la nature de sa damnation.

Nul indice ne permettant de croire qu'au-delà ou en deçà de son service de l'intérêt particulier, M. Macron ait fait quoi que ce soit pour façonner ou même laisser subsister une singularité propre à tout homme, l'affaire ne peut qu'être acceptée. Aux têtes bien formées manque parfois l'âme qui s'ensuivrait, et qui, ressurgissant soudain après des années d'écrasement, pourrait permettre, une fois arrivé au pouvoir, de se libérer. Cette singularité, quand bien même elle aurait pu subsister aux compromissions et conformations qui parsemèrent son parcours, se forme cependant par l'épreuve, la confrontation au tiers et à l'altérité, à la perte et la dureté. Elle passe par un rejet de la virtualité dans laquelle plonge le succès, l'appartenance aux élites, et à laquelle il n'a jamais concédé. Bien trop faiblement confronté au réel – à celui qui, loin des fantasmagories, s'enregistre et peut être identifié –, M. Macron n'a pas même pu puiser en lui pour contrer la négation du soi que tout le reste de son parcours a emporté. Ne jamais avoir mobilisé ses privilèges pour autre chose que le service de l'intérêt du tiers utile, et dès lors, *in fine*, du sien, plutôt que pour l'idée ou le tiers asservi, voilà la seule chose *enregistrée* qui jusqu'ici ait caractérisé M. Macron, et qui naturellement emporte la pratique

de son pouvoir. Car comment penser le pouvoir et ses bornes lorsque l'on doit, de façon obsessionnelle, répondre aux attentes de ceux qui nous ont façonnés ? Il ne s'agit donc pas seulement de dénoncer à travers son être le manque d'expérience, cette densité du réel qui nourrit les plus obtus de nos dirigeants et leur permet de combler leurs incapacités, cette absence qui se fit si criante lorsqu'il tenta d'apparaître « chef » au-dessus de son appareil militaire le jour de son intronisation. Mais de la relier à cette acceptation si constante des désirs des tiers, contre la promesse d'un jour exister, qui l'amena à se trouver, au moment de se saisir du pouvoir, incapable de le penser, éloigné dès lors de ces figures que, de Jupiter à Napoléon, il semblait avoir tant admirées.

Ne jamais se donner au règne de l'idée, c'est-à-dire à une forme d'engagement et de croyance en la justice, à toute forme de lien, pour ne pas dire de croyance en la collectivité. Servir, en toutes circonstances, le morcellement et l'individualisation. Le soi. Et ne s'ériger en maître qu'après avoir puisé auprès de ceux qui, comme lui, n'avaient eu pour idée que d'exploiter le tiers. Voilà qui ne peut amener qu'à un résultat : être dominé, plutôt que dominer, subir, plutôt qu'imposer, et dès lors violenter et s'excéder, pour subsister.

\*

\* \*

Mesurons cependant, avant de clore notre propos, la valeur qu'un tel parcours a pu avoir pour certains, pour ces certains qui ont été les véritables

déterminants de son succès. Voilà un être qui promettait tout, qui était prêt à tout, dévoré par une ambition sans contenu, pourvu qu'on l'aidât à aller jusqu'au bout de son obsédante quête d'apparat. Voilà un être qu'il suffisait de propulser, pour, à travers lui, se reproduire et se servir, puisqu'il ne désirait rien en propre d'autre que la surface qu'on lui attribuerait. Voilà un être qui s'apprêtait à être, de bout en bout, et sans même le réaliser, exploité. Le Diable et Faust savent quelque chose de ces accords qui achèvent le futur pour promettre le présent. Une partie de nos élites s'y est naturellement précipitée, trop heureuse d'enfin trouver un *produit* prêt à les servir qui démontrerait un minimum de *capacité*, après tant d'années d'échec et d'accablement, d'insuffisante médiocrité. M. Macron avait les airs du gentilhomme, il rassurerait et conviendrait, suffirait en somme, se montrant si délesté de caractère et si vaillant pour porter celui du tiers que rien ne pourrait lui être reproché.

N'accablons donc pas M. Macron, car il n'aura été que cela, *exploité*, et qu'il faut de bien rares qualités pour en être arrivé à ainsi séduire pour se soumettre et se laisser dévorer par tant de pouvoirs et d'intérêts. Protégé par des institutions qui longtemps lui permirent de se défausser sur ses supérieurs, M. Macron a réussi à apparaître, cela est d'évidence, à un moment clé, comme un être à la sensible naïveté, capable en ce que l'élite demande de capacité, suffisamment innocent pour croire en un système qui, après tout, avait démontré sa valeur en reconnaissant la sienne assez cynique aussi pour comprendre qu'accéder à l'apparence du pouvoir requiert de se laisser parfaitement instrumentaliser, prêt à tout pour

se faire accepter. N'accablons pas, et prenons pitié. Porteur de rêves de grandeur que son immaturité réduit aux surfaces, non pas tant benêt que pris par les passions de l'enfance, celles qui emportent à la vue des costumes, des sceptres et des glorioles de l'extériorité, qui toutes font croire que l'apparence du pouvoir en est réalité, prêt à tout pour y goûter, propulsé dans une forme d'ascension que l'ennui et les horizons limités font désirer, il ne présentait, pour les ogres et monstres qui l'attendaient et l'ont aidé, pas le moindre danger, et il n'aurait dû, en nous, qu'une forme de douce tendresse susciter.

De la commission Attali à la présidence de la République en passant par la Banque Rothschild, la direction intérimaire de l'Inspection générale des finances (IGF), le secrétariat général adjoint de l'Élysée ou encore le ministère de l'Économie, ce ne sont pas que des êtres mais aussi des institutions auxquelles M. Macron s'est asservi. En tout un parcours long de deux décennies, il n'y a là encore laissé nulle part trace de sa personnalité, n'engageant jamais sa responsabilité, et se contentant, de dîners mondains en couvertures médiatiques évidées en passant par projets de loi inconséquents et opérations de fusion-acquisition inscrites sur des mares de papier<sup>1</sup>, de laisser apparaître une certaine surface en tout point conforme aux attentes de son

---

1. Gloire aux cars Macron ! Que l'opposition se soit prise dans le piège d'une discussion à ce sujet, s'enfonçant dans l'inconséquence qu'il portait, dit quelque chose de l'usage de l'inanité ambiante par lequel M. Macron a réussi à s'élever, sans ne jamais cependant s'en extirper.

temps, faite de séduction et de gloires quelque peu fanées, de gourmandise pour les vedettes vulgaires et d'admiration pour la pacotille, montrant agrément et bonheur dans son adhésion à la norme et au néant. Ainsi fallait-il le voir, alors ministre de l'Économie, féliciter les nouvelles cohortes de son corps d'origine, l'Inspection générale des finances, se vantant auprès des jeunes intrigants du *record* de contrôles sur pièce qu'il avait effectués, les poussant à le dépasser.

Nulle trace d'un engagement, d'une qualité qui de la masse donc le séparerait, et dès lors, l'y opposerait. Car nulle trace à un quelconque moment de confrontation à la réalité, de recherche d'autre chose qu'une performance au sein du système dans lequel il ne cherchait qu'à être couronné. L'homme-creux porteur de néant est apparu comme le gendre parfait. Point de vice ou de goût trop outrancier qui le distinguerait – tout, y compris son mariage, transpirant le rapport à la convention bourgeoise, en propre ou en creux, ne l'exposant à rien de plus qu'à la faveur des catégories les plus protégées. Et dans le même temps, nulle trace d'une tension qui l'aurait fait se confronter à l'ampleur des forces que requiert l'exercice du pouvoir, celle qui pousse à ne pas se contenter des règnes du virtuel, à ne pas se satisfaire de simulations sur des copies d'examen mais à tâter le réel et mettre à l'épreuve ce que les rites initiatiques ont théoriquement façonné, à mettre en branle ces forces qui l'ont constitué. Homme idéal en somme, pour porter des intérêts.

Devenu général en temps de paix, M. Macron le doit comme tous ses pairs à sa capacité à s'accoler aux attentes de son temps, et, ici et là, à s'offrir quelques

compromissions, trahises, abandons suffisamment discrets pour être cachés du grand nombre, en même temps que suffisamment visibles pour le faire adopter par ses complaisants relais. Un CICE rédigé par un syndicat patronal, une revente du journal *Le Monde* faite à des oligarques sur le dos de la rédaction qu'il était censé conseiller, une mission de rapporteur acceptée pour remplir un carnet d'adresses qui serait promptement revendu à des banquiers, un intérim à la direction de l'Inspection générale des finances tandis que son chef, Jean-Pierre Jouyet, trahissait sa famille politique en devenant ministre, avant, quelque temps plus tard, de le suivre et de se réintroduire auprès de ses initiaux obligés, afin d'entretemps placer ses camarades aux postes de pouvoir<sup>1</sup>, se laisser tenter par une candidature municipale de droite puis le cabinet de son futur adversaire François Fillon, avant de subitement adhérer au parti d'opposition, séduisant d'abord l'ancien Premier ministre Laurent Fabius pour ensuite complaire à son meilleur ennemi, François Hollande, tout en élaborant dans l'entre-temps des centaines d'actes réglementaires suffisamment discrets pour complaire et s'asservir sans se révéler et préparer la trahison qui le ferait, de Jouyet et Hollande, s'affranchir... Quelques jalons en somme, suffisamment discrets pour empêcher toute disqualification publique, mais assez lumineux pour qu'une certaine élite, attentive aux moindres

---

1. C'est la fonction qui est attribuée aux « premiers de cordée » dont M. Macron ne fut paradoxalement pas, n'ayant été le « major » de l'Inspection générale des finances auquel est normalement attribué cet intérim.

faits et gestes de sa progéniture, s'entiche d'un être ayant eu la finesse de maintenir vierge son apparence auprès de la masse tout en leur démontrant sa capacité à la plus entière soumission, assurant qu'une fois au pouvoir, il saurait plier sans le laisser voir.

\*  
\* \*

La soumission à ces rites initiatiques à front renversé, qui par la dégradation des fondements du pouvoir offrent l'accès à celui-ci, s'est vue masquée dans ses effets délétères et catastrophants par une presse si intégrée aux classes dominantes qu'elle ne fait plus aucun sort à l'absence parfaite d'éthique et de justice que composent les parcours de nos dirigeants – une presse par ailleurs si précarisée qu'elle se montre aujourd'hui incapable, non pas même de confronter, mais de simplement analyser les processus de sélection d'un espace qui maintenant tout entier semble lui échapper. Leur cumul produit pourtant des effets et affecte les corps du seul absent de notre analyse, puisqu'il est le seul à ne jamais, en cette ascension, avoir été convoqué : le peuple sur lequel se repaissent tous ces dominants.

Le couronnement de M. Macron s'est fait le révélateur d'une société en état de dégradation avancée, incapable de freiner les promotions d'êtres sans scrupule se déployant de façon prédatrice au détriment de l'intérêt général, loués au contraire pour des parcours faits d'errements, pillages et trahisons, pour peu qu'ils aient été formellement *bien menés*, c'est-à-dire en répondant aux impératifs de bienséance élaborés

par ce qu'il reste des pouvoirs établis. Exigeant corruptions, de celles qui, invisibles, mobilisent capitaux culturels et sociaux, moyens de l'État pour seulement, légalement, bien loin des faubourgs et bas-fonds exposés eux à la justice, se transformer en argent, les couronnements du contemporain renversent les valeurs et appellent à l'effondrement. Il faut les entendre, eux qui, très au fait de ce que devenir millionnaire en quelques années aux dépens de la puissance publique exige, arguent que le pouvoir s'apprend, qu'il n'y a nulle honte à s'être construit en exploitant à ses propres fins ce que l'on s'est vu attribuer pour contribuer au bien commun, qu'il n'y a en somme aucun jugement à porter sur les êtres qui commettent ces forfaitures puisque le pouvoir et l'État sont là et, quoi qu'il arrive, demeureront au-delà. Il faut les entendre, ces mêmes individus qui pardonnent à M. Macron d'avoir pillé l'État pour devenir fortune et destin sans ne jamais rendre qu'aux siens, ces mêmes individus qui, identiquement, affirment que les oligarques dont les fortunes dépendent de l'État n'achèteraient les médias où ils exercent que par intérêt industriel et non pour influencer l'administration ou s'offrir un accès direct au politique, étouffer toute velléité critique ou de contestation, faire monter enfin ceux de leurs amis qui à leurs intérêts s'asserviraient. Il faudra enfin les entendre et les croire, les valets de ces pouvoirs qui relayeront ces paroles, se refusant de penser leur asservissement, ayant renoncé à la lutte et au bien commun, goûtant à leur apparence de liberté et criant gueule ouverte que si ces mêmes oligarques se sont faits les amis de tel ou tel politique et lui ont offert leurs réseaux,

c'est bien car ils croiraient sincèrement à leurs qualités et aux bienfaits qu'aux pays ils offriraient, sans attente explicite d'un quelconque *rendu*. Il faudra les croire sincèrement, car c'est ainsi qu'en notre monde aujourd'hui la marche se fait, chacun sachant que l'autre aura naturellement à cœur de servir ses intérêts, aucun dès lors ne pensant à le dénoncer.

Il aurait fallu, en fait, pour ne pas les croire et le dénoncer, outre une indépendance toujours plus difficile à maintenir en un système s'étant épuisé, une connaissance toute particulière de ces pouvoirs, de ses ressorts, de ses recoins et de ses aspects les plus retors, comme seul le Second Empire sembla en exiger, pour comprendre ce que de soumission et d'abandon de soi une ascension telle que celle que M. Macron recouvrait, et ainsi ne pas se satisfaire, dès les premiers frémissements le concernant, de la fascination pour le miracle qui devant les yeux peu informés semblait se dérouler. Il aurait fallu une grande charpente éthique pour rappeler, face à la tentation d'un regard libéral et bienveillant, ce que, d'emplois et de richesses, de bien-être et d'idéaux, le comportement d'êtres comme M. Macron avait déjà dévasté à travers les âges, et ne manquerait de dévaster s'il était couronné et consacré. Il aurait fallu un encore plus grand courage pour le faire seul, et ne pas céder à la facilité qui amène tant d'autres à penser que ces maux seraient sinon nécessaires, du moins de l'ordre de cette même exceptionnalité qui mène ces êtres à être couronnés. Et il aurait finalement fallu de grands espaces au sein de la société et de ses serviteurs, ces supposés *médias* entre peuples et dirigeants, pour

que ce courage et cette pensée eussent pu avoir un quelconque effet.

Ce ne fut pas le cas. Il se trouve au contraire que l'espace médiatique de la société française, chargé de ce que son nom indique, à savoir d'intermédiaire entre les pouvoirs et les citoyens pour offrir à ces derniers les moyens de leurs droits, la connaissance suffisante pour s'exprimer sans aveuglement, s'est au contraire rendue complice de la créature que le système s'était échiné à porter. L'on sait les rôles que certains intermédiaires, de Michèle Marchand à Louis Dreyfus, ont joués à cette fin. Emporté par des transformations technologiques et un fonctionnement oligarchique qui doucement a imposé sa tutelle sur nos journalistes ; mais aussi par les dépendances indirectes suscitées par ces effets, de précarités en absence de pensée, la machine s'est mise en branle pour appuyer l'élection de celui qui, une fois nommé par le monarque précédent, n'eut plus qu'à se laisser porter par une vague dénuée d'actes et de factualité. Qu'une pure apparence ait été ainsi, avec une telle facilité élue, aurait fait s'interroger quiconque eût cru en son ministère. Point en France. Certains s'attaqueront pour se défaire à la mise sous tutelle de l'information au <sup>xxi</sup><sup>e</sup> siècle, offerte à des algorithmes et à une logique de rentabilité qui soumet tout à la même surface, d'une élection présidentielle à un concours de mannequinat, favorisant par essence la règle sur l'exception, portant sur ses vagues le produit qui inciterait le mieux à la consommation, c'est-à-dire à la passivité. Ils insisteront sur le rôle que ces mécanismes ont joué pour détruire un espace politique non pas sain, mais qui du moins préservait une forme

d'autonomie et de distanciation par rapport aux grandes règles du marché. Qu'importe, en fait, les explications. Puisqu'il se trouve que M. Macron a pu, sans difficultés, s'imposer, et à travers lui, toute une conjonction d'intérêts s'affirmer, sans que nul, à un quelconque moment, n'ait semblé avoir eu le réflexe, d'à travers les reflets, se glisser pour comprendre et à temps l'exposer, à défaut de le dénoncer.

## II.

### Le symbolique

La politique est, sous sa forme la plus immédiate, affaire d'incarnation. Cette donnée étant, quels que soient la distance ou les contours pris par le regard, à peu près acquise comme définissante en toutes circonstances, il n'est guère de risque à considérer qu'il s'agisse d'une caractéristique constante de la chose, et il y a peu à craindre que des territoires ou des pans d'Histoire, des changements de perspective que l'on aurait soudain à découvrir, offrent à ce sujet contre-exemple valant invalidation. Lorsque, dans une société quelconque, les orientations générales qui sont données à la vie en communauté et les règles qui la régissent se voient déterminées par un processus d'apparence immuable visant, avec une certaine régularité, à disperser avant de reconcentrer les destinées symboliques de l'ensemble de ses intéressés – le tout à travers le choix d'un ou plusieurs êtres, chargés, par le truchement de leur *élection*, non seulement de diriger une population, mais aussi par leurs promesses, leurs discours et leurs actes, d'en transfigurer la vie collective, modifiant ainsi par toute une série de délégations préétablies les structures et

narrations qui encadrent le commun la chose se trouve d'autant moins à interroger.

La France, comme de nombreuses sociétés politiques contemporaines, fonctionne sur le modèle parfaitement *primitif* qui vient d'être décrit, faisant de l'espace que l'on considère comme « politique » une forme de surface venant recouvrir de larges intérieurs par celui-ci masquées. Son mode de régulation principal et définissant est l'élection du président de la République. L'organisation des pouvoirs et des règles qui structurent l'exercice de la société politique française apparaît certes, dans le détail, dévorée par une complexité qui n'alarme que politistes et démagogues. Ce foisonnement ne s'en trouve pas moins recouvert d'une couche symbolique d'une simplicité suffisante pour ne pas effrayer et, dès lors, permettre de diriger. Cette simplicité symbolique a une fonction : elle vise à rendre le fonctionnement des instances de pouvoir et leurs rapports d'apparence saisissables par un quelconque des intégrants de la société française, et d'ainsi, leur donner une impression d'accessibilité qui autorise, à défaut de susciter, l'adhésion. Objet substitutif, le politique, par l'élection présidentielle, sacrifie, d'apparence et par son apparence seulement, au raffinement qu'exige le gouvernement de toute collectivité, à des fins d'efficacité, et ce, par le truchement du symbolique.

Précisons. Les processus de gestion de la conflictualité et des cadres de la vie politique qui régissent le quotidien des membres de la société France, les *citoyens*, ainsi que ceux qui occupent son territoire sans jouir de l'ensemble des droits afférents, qu'ils soient mineurs ou étrangers, ont été façonnés à travers

les siècles, dans des mouvements qui ont largement privilégié la continuité à la rupture – quoique des réinvestissements symboliques et procéduraux aient été régulièrement opérés, sous la forme notamment de *révolutions*. Assurer l'identification à et la compréhension par du fonctionnement de l'ensemble de ces mécanismes pour tout un chacun n'est pas une mince affaire. L'élection présidentielle joue, en France, depuis soixante ans, un rôle central et hiérarchisant en ce domaine. Elle s'impose à tous les autres processus qu'elle recouvre afin de les incarner, à des fins d'accessibilité. Comme en de nombreuses autres sociétés s'étant inscrites en un territoire sur de longues durées, les règles écrites et non écrites, les statuts, rapports d'autorité, us et coutumes qui structurent la société française se sont mêlés à travers les siècles jusqu'à former un édifice relativement opaque et instable, profond et insaisissable par la majorité des individus. Accessible et manipulable en tant que « totalité » par une minorité éclairée seulement à laquelle est attribué ce rôle, cet ensemble s'est doté en quelque sorte de clercs ayant la charge d'une forme de socialisation de l'omniscience à laquelle ils prétendent, qui seule permet d'avoir accès à cette illusion de totalité.

Cette « traduction du réel » a pris en France la forme de processus électifs, et la constitution de toute une série de castes aux rôles prédéfinis chargées de recouvrir de fiction la foudrature de négociations qui composent toute société politique, en un processus d'unification.

C'est ainsi qu'en France s'est mis en place le partage des pouvoirs entre d'une part les maîtres de

la diction, de la scénification des mythes et événements fondateurs du pouvoir ; d'autre part ceux en charge de la gestion des équilibres sous-jacents des appareils politiques, de leur contrôle et de l'exercice de leurs prérogatives quotidiennes ; et enfin de ce qu'il est devenu commun d'appeler « le peuple » – convoqué à des périodes régulières pour réactualiser leur croyance en cet édifice, en repeindre les façades sans jamais s'y mêler véritablement, et ainsi rafraîchir leur connaissance des symboles et processus irrationnels auxquels ils devront par la suite prêter allégeance et croire ou feindre de croire. Cette répartition des tâches vise à s'assurer que les élaborations incertaines de nos édifices politiques, cumulatives et incohérentes surfaces recouvrant un réel protéiforme, ne s'effondrent pas et se rééquilibrent à périodes régulières. Elles expliquent par exemple pourquoi des fonctions d'apparence inutiles, dont tout ce qui a trait au protocole et à la mise en scène de l'appareil républicain, demeurent et continuent, jour après jour, malgré leur important coût et leur désuétude, d'assurer la diffusion de ce qu'il est commun d'appeler le politique, tentant d'unifier une perception du commun que les nouveaux moyens de communication menacent de rendre à sa naturelle diffraction.

Fatras incompréhensible pour qui lui serait parfaitement extérieur, loin des substrats positivistes et conceptuels qui visent, en les interprétant, à donner sens et cohérence aux édifices politiques, ces structures empilées par l'expérience et les effets des temps nourrissent nécessairement bien des contradictions. Cela a un effet redoutable : les débats et discussions,

tensions propres à toute société, se trouvent déplacés de leurs enjeux réels vers une forme sinon sublimée, du moins fictionnalisée, où des troubles de surface viennent se substituer aux oppositions de fond. Tels les processus cathartiques qui du théâtre à la corrida en passant par les tournois chevaleresques et, avant son absorption par la sphère marchande, ce que l'on a appelé le *sport* ; les institutions, leurs fictions et les castes qui les ont fait naître et les entretiennent forment des couches épaisses permettant de recouvrir et unifier les perceptions, transvasant des conflictualités qui laissées dans leur forme originelle, autrement plus sanguine, destructrice ou simplement confrontationnelle, menaceraient trop directement l'existence en société.

Les contradictions et incohérences apparentes de ces édifices permettent, telle une fonction dérivée, de concentrer les tensions et de les sublimer<sup>1</sup>.

---

1. Ainsi d'un principe discursif, celui d'égalité, foulé par la multiplicité même de textes républicains instituant et protégeant clercs, administrateurs, paladins et bien d'autres catégories plus ou moins recouvertes par l'État, dont le rôle et la capacité à reproduire leur pouvoir de façon extra-démocratique, loin des impératifs principiels sans cesse proclamés, apparaissent dans le même temps déterminants pour assurer la continuité et la stabilité des institutions, c'est-à-dire des prises par lesquelles est tenu, et dès lors maintenu dans le temps, ce qui compose la virtualité de l'espace commun. Sur ce principe comme sur tous les autres, des compromis qui offriraient à l'esprit rationnel quelque peu distancé de son sujet d'étude de quoi se morfondre éternellement doivent à tout instant être recherchés, et exigent l'élaboration de couches symboliques masquantes chargées de dépasser ce que d'impression d'injustice, et dès lors de

Qu'elles soient institutionnalisées, incarnées ou discursivées, ces mises en scènes du monde, lorsqu'elles répondent à une transcription correcte de la réalité, permettent de projeter en un surmonde la conflictualité et de l'y résoudre, ou du moins, par sa scénification, de la geler. Sans surprise, cet espace devient lui-même source de tensions lorsque le discours ou l'institutionnalisation, la personnification faillissent, tensions qui, oubliant le plus souvent leurs origines, surajoutent au problème et accroissent les difficultés.

Les contradictions qui emportent toute société humaine requièrent, symboliquement du moins, une recherche *a minima* postulée d'unification, sous peine de légitimation de l'éclatement et remise en question trop agressive et récurrente de ses fondements. Que cette société qui se nomme France et se veut moderne fasse dépendre l'ensemble de son édifice politique – de cette couche discursive, principale, institutionnelle et humaine – de l'élection d'un être, et d'un être seul, chargé d'emporter le destin de l'ensemble de ses sujets et au-delà pour une période donnée, donne idée de l'importance du dispositif, et de l'importance de l'analyser. Que l'attribution des pouvoirs extraordinaires qui sont afférents à cette fonction symbolique d'unification soit considérée par tous comme *réelle* et non fictionnelle, tout en étant soumise à un renouvellement régulier sur le fondement de modalités plus ou moins arbitraires et relativement immuables, apparaîtrait aberrant à

---

vecteurs de désadhésion, ces incohérences pourraient susciter, et ce qu'au-delà, ou plutôt en deçà, la réalité du monde à traiter par le politique recouvre et menace d'éclater.

quiconque se priverait d'un minimum de distance ou se tiendrait à un rapport de littéralité vis-à-vis des textes concernés. En nous laissant emporter par un jugement sur les formes superficielles qui structurent nos pouvoirs, il nous serait facile de céder au préjugé qui nous a tant de fois fait mépriser ces « sociétés primitives » trop vite analysées, ou plutôt, *montrées, exposées* voire exhibées, par des êtres qui ne cherchaient à en rapporter que les mythes et procédures les plus exotiques, sans ne jamais s'arrêter sur le rôle socialement structurant et cohésif que jouaient les croyances et les folklores qu'ils leur présentaient, et sur ce que les croyances en ces dispositifs recouvraient, plus ou moins consciemment, d'adhésions à des structures intermédiaires qu'elles avaient pour rôle de masquer. Ce faisant, c'est-à-dire en faisant mine d'oublier que le principal rôle de nos appareils de pouvoir et acteurs politiques est de produire des pures fictions, nous chercherions à nous mettre en valeur et, par une dénégation inintelligente du rôle du symbolique, du croire, à nous affirmer et nous situer en position de supériorité.

Tentons de l'éviter, et d'admettre l'évidence : l'élection présidentielle ne compose que le couronnement symbolique, et non réel, d'un sans-fin de procédures intermédiaires plutôt qu'interlocutoires qui nécessitent un débouché fictionnel plus ou moins chronique afin de trouver validation de leur rôle résolveur des conflits intermédiaires qu'elles ont la charge de traiter. En cela, l'élection de M. Macron a déjà été une catastrophe, faisant dérailler l'ensemble des dispositifs chargés de protéger l'édifice sociétal, et la décomposition rétroactive des fondements de

son élection et de son pouvoir pourrait apparaître comme un pur hommage funéraire à des dispositifs périmés. Notre appel à l'action, ou plutôt à la renonciation, n'est pourtant pas sans fondement.

Reprenons. L'assise que requiert la multiplicité des processus politiques qui habite toute cité trouve source en France en la Présidence. En cela, nous n'avons d'apparence que peu évolué depuis les temps de constitution et de naissance des pouvoirs monarchiques qui *s'imposèrent* symboliquement à notre pays, aux alentours du début du premier millénaire, par leur capacité à couvrir l'ensemble des pouvoirs intermédiaires qu'ils s'apprêtaient, par un jeu d'alléances, d'onctions et d'autorisation, à rassembler. Partie visible d'un iceberg qui permet à des milliers de compromis politiques de se trouver agglomérés et appelés à confirmation et mise en cohérence à telle ou telle échéance, les recouvrant par la puissance de légitimation d'un processus à la capacité d'effectuation symbolique majeure – le choix d'un être dont la valeur se trouvera principalement en sa capacité à trancher et susciter la passion –, l'élection présidentielle permet ainsi à la République de s'octroyer une capacité d'unification et de résolution des conflictualités qui jonchent le territoire français et ne cessent, par leur latence, de le tirailler.

Ce pouvoir est certes symboliquement accordé à un seul homme par cette procédure qu'est l'élection, suite à un rituel au long cours convoquant l'ensemble du « corps électoral » – considéré à ce titre comme le délégataire du corps social dans son ensemble, mais aussi de ses territoires, ses objets et animalités – chargé, à travers cet événement d'apparence unique

et distancié de ses préoccupations courantes, de retisser ponctuellement un rapport au commun et de donner à ses « instances représentatives » un allant suffisant pour permettre aux instances intermédiaires chargées d'en réguler les conflictualités de dépasser les blocages qui toujours ne cessent de miner une société et menacent de la disloquer. En donnant à celles-ci, toutes intégrées à l'idée de république, les moyens d'emporter par la force d'un événement, les résistances qui naturellement commençaient à s'accumuler, l'élection du président de la République joue un rôle aussi particulier que d'apparence, en propre, voué à ne rien susciter. Une longue série d'implications sur ce que doit être la primauté du politique, et en particulier de cette figure du politique, notamment sur les espaces privés et capitalistiques, mériterait d'être développée, mais n'est pas ici notre sujet. Elle peut cependant être devinée.

Dès lors, la double tension que M. Macron inflige à cette procédure et à cette fonction, par sa conquête, son exercice, et les modalités d'incarnation qu'il a infligées à ce pouvoir si particulier, mérite d'être étudiée.

\*

\* \*

Commençons. Procédure d'unification, dissolvant les constitutions de potentats et les scléroses qui naturellement saisissent toute société privée de mouvement et de contrainte extérieure – privée en somme, de domination politique –, cet événement procédural et symbolique qu'est l'élection

présidentielle française a l'avantage, en jouant sur les ressorts libidinaux que suscite la projection identificatoire sur un être, et un seul être enveloppé d'une fantasmatique de pouvoir absolu, de recouvrir l'âpre aridité que constitue le quotidien politique et la réalité de toute société. L'élection présidentielle, par la « mise en passion » irrationnelle qu'elle impose à la société, permet de condenser pour résoudre les conflictualités latentes que toute vie en société, et la confrontation inhérente des subjectivités qu'elle exige, produit. Ouvrant la voie à la croyance et à l'adhésion au milieu d'un océan de négociations, compromissions, frustrations et incompréhensions microscopiques entre corporations et chapelles, individus et protosociétés qui habitent le quotidien de cet animal social qu'est l'humain, l'événement présidentiel ne se distingue ainsi en rien des procédures les plus archaïques qui, depuis la constitution des premières communautés humaines, visent par l'artifice et la symbolique à susciter un semblant de cohésion au sein des espaces où elles se déploient afin de rouvrir à tout un chacun, à échelles régulières, la voie à une acceptation des compromis formant la collectivité. Transmutation où les notions de transcendance et d'appartenance viennent, par-delà les difficultés du quotidien et l'aridité du réel, ouvrir ponctuellement un horizon permettant de sauter les obstacles, de désaturer le rapport au soi et de se projeter dans une forme de lien intermédié et nourricier, l'élection présidentielle joue non seulement un rôle fonctionnel, mais permet aussi de se relier fantasmatiquement au tiers et d'aimer, malgré toutes

les angoisses qu'implique l'étrangéité, en s'autorisant au lien.

\*  
\* \*

Ces attributs fonctionnels ne doivent pas interdire de prendre au sérieux la croyance *primaire* que fait naître l'élection présidentielle, élection dont la grossièreté symbolique et procédurale, l'injustice et l'arbitraire que nécessairement elle recouvre pour qui y croirait « sincèrement », ont été au cours des temps et par l'habitude gommés, jusqu'à apparaître à ses participants comme un événement parfaitement *normal* plus encore que *juste*, fonctionnel et rationnel, autorisant ainsi à une forme de transmutation projective qu'exigent toutes les sorcelleries politiques.

Cette anomalie, cette étrangeté, cette sorcellerie, devraient particulièrement nous intéresser. Comment comprendre que domine aujourd'hui en France une considération pour cette élection et pour la fonction présidentielle qui les fassent apparaître non pas comme l'expression de ce que d'archaïsme notre société porte, et ce que le rapport au mythe et à la croyance peuvent avoir de valeur afin de tenir en cohésion toute société ; mais comme une procédure à la rationalité ultime, expression de la supériorité de notre modernité, à prendre au premier degré ; et que ces considérations nous mènent à croire que ces procédures ont pour objectif non pas de prendre le pouls de la société, le réguler et en transcrire symboliquement les évolutions pour mieux les contenir et les

sublimier, mais de produire des effets « véritables », *en soi*, immédiatement et « réellement » ?

Porter avec sérieux un regard « naïf » sur l'ensemble du dispositif mis en œuvre pour « faire élire un président », voilà l'oxymore auquel nous devons nous résoudre. Il faut à la fois croire que les pouvoirs d'incarnation et d'effectuation virtuellement attribués au Président ont vocation à se concrétiser dans le réel, et s'étonner de l'absurdité qui consisterait à ce qu'effectivement un seul sujet sachant, un corps, se voie attribuer de telles puissances. Observons-nous avec la même distance que celle, légèrement ironique, avec laquelle furent accueillis en Occident les films de Jean Rouch sur telle ou telle tribu d'Afrique de l'Ouest. Ces œuvres, qui exposaient les rites des guérisseurs et la croyance d'apparence naïve que les chasseurs attribuaient à leurs sorciers, suscitérent dérision et renforcèrent notre conviction, en tant que peuple *civilisé*, d'être supérieur à ces âmes naïves dont on prenait les gestes dans leur littéralité, le mouvement des lumières étant censé nous avoir émancipé de toutes les croyances et obscurantismes auxquels ces peuples se soumettaient, relégués au rang d'obstacles au progrès. Ce discours, qui nous empêche de voir à quel point nous nous soumettons nous-même à ces *délires politiques*, reste omniprésent, y compris et peut-être surtout en nos dirigeants.

La réalité est plus complexe, et *là-bas* comme ici, la recherche d'un équilibre entre la parole mythologique, ses promesses, sa capacité à susciter des effets de cohésion et de réel vise, avec l'appui du temps, le même objectif qu'ici, et se permet pour cela les mêmes procédures, institutions et grossièretés : la

construction de narrations et d'événementialités scénifiant un ensemble de croyances dont au final le fondement importera peu, pour autant qu'il permette d'asseoir la continuité des pouvoirs et d'offrir une métalecture du réel faisant monde et dès lors société. Ces objectifs sont communs à des dispositifs dont il importe dès lors peu qu'ils assument ou non une irrationalité de toute façon partagée<sup>1</sup>. Par leur capacité à éteindre ponctuellement le rapport au rationnel, à pousser les membres d'une communauté à accepter de se laisser emporter par un récit, et dès lors à faire des compromis, les processus d'intronisation et de reconfirmation sacrale offrent aux castes instituées pour assurer le déploiement du politique<sup>2</sup> la possibilité d'une validation de leur propre fonction et du renouvellement de leur mandat, ouvrant la porte à l'obtention de la part des « simples » intégrant de la société les sacrifices qu'exigent tous les pouvoirs, leur permettant ainsi de continuer à mener le destin de leurs constitués dans la direction qu'ils auront choisie, parfois contre la volonté interlocutoire, transitoire ou parcellaire de leurs sujets – les rites acquérant progressivement une forme autorisante de dépassement

---

1. C'est là d'ailleurs le rôle de la contestation permanente de telle ou telle modalité procédurale, qui n'interroge que rarement le sens de l'ensemble et permet cependant de revitaliser l'adhésion au processus, élément essentiel, la croyance en celui-ci jouant, par l'énonciation et la réception d'une acceptation du mythe comme réalité, un rôle confirmant ou infirmant d'adhésion au système d'ensemble auquel ces dispositifs appartiennent.

2. Que ce soit par le truchement d'une élection ou d'une oraison préalable à une chasse du lion à l'arc.

de l'individuel ou du sous-collectif, au profit d'un engagement généré.

\*  
\* \*

Fruit d'une élaboration pluriséculaire qui a progressivement amené la France à se constituer en tant qu'entité, l'élection présidentielle peut certes sembler plus complexe que les oraisons magiques touchant à la chasse à l'arc en des tribus ouest-africaines, d'autant plus qu'elle se recouvre d'une chape discursive empruntant à une forme de positivisme ancré dans la « réalité ». Son absurdité n'en est que plus apparente à qui saurait prendre du champ, tant la complexité des règles interlocutoires, la décomposition spatio-temporelle des étapes du processus censé lui offrir cette dite « rationalité » et les critères de jugement qui sont mobilisés pour attribuer ces pouvoirs magiques à l'impétrant en question, ne parviennent pas à produire du sens sans croyance, et requièrent une débauche d'efforts pour le moins considérable pour la faire naître. Une société se contentant *in fine* d'asseoir sur un trône l'un des siens et lui attribuer un pouvoir démesuré sur des millions de personnes peinerait en fait à être considérée comme « rationnelle » ou plus « évoluée » qu'une quelconque tribu jouant de sorcelleries apparentes et assumées pour se protéger. La démesure des dispositifs symboliques déployés pour sustenter l'adhésion aux procédures ayant pris les allures du rationnel montre en fait la fragilité de notre raison, et l'absence de sens *primaire* de ces dispositions.

Rappelons-le donc, une dernière fois. Si nous nous contentions d'une lecture littérale des textes, s'étant imposée en notre pays, et par effet de contaminations et sous d'autres formes en d'autres territoires, comme le déterminant symbolique fondateur permettant de vérifier et de réactualiser l'adhésion de la société à une forme de communauté, l'élection présidentielle règne en un espace politique qui se veut l'un des plus éduqués et – nous répétons les éléments qui fondent le discours dominant – les plus évolués de l'humanité. En ces lieux se voulant règnes du complexe et du raffiné, des dizaines de millions d'individus acceptent tous les cinq ans de voir leur existence théoriquement affectée, potentiellement bouleversée, par le choix d'un seul d'entre eux auquel ils s'accordent à attribuer des pouvoirs entiers – dont celui de prendre leur vie et, potentiellement, de détruire l'humanité – et ce, sans guère de possibilité de retour en arrière une fois le choix acté.

\*  
\* \*

De ce diagnostic « primaire », aussi primaire que celui que nous avons, des siècles durant, jeté sur les sociétés qui nous étaient distantes, il ne faut d'évidence pas se contenter. L'acceptation par ces masses ainsi conformées d'une soumission si radicale et à l'abord distant délirante est certes conditionnée par un long processus initiatique qui prend en France la forme de confrontation discursive et symbolique entre quelques-uns des membres des élites de la société, lors de périodes longues de plusieurs mois,

qu'il nous faudrait décrire. Cela ne suffira pas à épuiser le sujet, c'est-à-dire à montrer l'importance de l'écart entre notre fiction politique et sa réalité. Cela nous permettra cependant d'exposer comment M. Macron a manqué, dans les premiers temps de son mandat du moins, à l'accepter.

Reprenons donc. Portés en des déambulations à travers le territoire et des rencontres avec les masses, chargés de constituer des édifices territoriaux, sociaux et langagiers – les partis et mouvements – parfaitement périssables mais prétendant à de symptomatiques éternités, les *candidats* à la fonction électorale engageant, afin de se jauger et se mettre mutuellement à l'épreuve, toutes les cinq années, corps et esprit en une course olympienne qui permettra de juger de leur capacité à se mettre en conformité avec un certain nombre d'attentes latentes de la société et les transcrire une fois consacrés. Par le rôle autotélique du processus, ils ont à démontrer leur capacité divinatoire et à ordonnancer le réel par la parole, rôle fondamental attribué à tout chef en une quelconque société. Par cela, ils opèrent une mise en scène de leur être social et leur corps répondant à de stricts codes – notamment en ce qui concerne l'exposition de leur intimité. Ainsi se voit évaluée notamment leur capacité à constituer des appareils de pouvoir, fabrication de simulacres évanescents qui consacreront, par l'efficacité de leur organisation et de la *campagne* qu'ils auront menée, leur capacité réelle à exercer le pouvoir qu'ils prétendent se voir octroyer<sup>1</sup>.

---

1. Nous parlons bien là des partis ou mouvements, chargés de quadriller le territoire afin de le prendre symboliquement,

Il n'est guère besoin de rendre explicite l'archaïsme et l'irrationnel qui jonchent, d'un point de vue *objectif*, les sous-événements procéduraux nourrissant ces « campagnes », de *meetings* en ductilités éphémères lors de déplacements ritualisés, en passant par la constitution d'allégeances et d'inféodations diverses, de confrontations discursives et parfois physiques qui effraieraient tout étranger *absolu* à cette modalité d'organisation du politique<sup>1</sup>.

Ce qu'ailleurs nous dirions archaïsme, irrationalité, délire collectif ou simplement preuve d'infériorité tant la grossièreté de la chose – et, de plus en plus, le manque de poésie, au nom de cette singulière exigence de « modernité<sup>2</sup> » – préside pourtant à toute étape et réussit factuellement à susciter notre adhésion, abolissant ou plutôt réorientant notre esprit critique. Nous voilà, aux côtés de millions de personnes, emportés avec une telle force que parfois les participants et organisateurs de ce jeu eux-mêmes se laissent dévorer par l'illusion censée saisir leurs sujets, et commencent à croire à la réalité de la fiction à laquelle ils sont en train de participer. Alors même que leur capacité à tenir à distance le sortilège,

---

avant de disparaître ou de se mettre en veille dans l'attente de la prochaine élection et d'ainsi ne pas apparaître comme des contres ou para-États, concurrents de la force qui organise l'ensemble de ces procédures à des fins de stabilisation et de stratification.

1. Chose rare en un temps où la forme État, par sa généralisation, a rendu quasi universels ces rites propitiatoires.

2. Qui, par son invocation et son obsession du rationnel, semble révéler à quel point elle adhère toujours plus à elle-même et, dès lors, s'abêtit à chaque pas.

cette capacité qui est sanctionnée par un ensemble de rites initiatiques préalables et propres à leurs castes, apparaissait jusqu'alors comme la condition *sine qua non* de leur appartenance à l'élite, les voilà qui parfois en ces instants de sidération se laissent à leur tour porter par la vague, et se convainquent qu'il s'agirait, par cette procédure visant à faire naître une psychose collective consolidant l'ensemble du corps social, d'effectivement les couronner et de rendre tout-puissant un être choisi pour ses qualités, non pas tant d'incarnation que d'effectuation, oubliant tout de la scénographie et des objectifs de construction mythologique auxquels ils participent, et qui exige, pour se préserver, de ne tenir de rapport au réel qu'un strict *minimum*, celui qui sera requis pour maintenir la croyance en la réalité de leur capacité à trancher, et dès lors, à s'imposer.

\*  
\* \*

Cette déréalisation, souvent temporaire, est anticipée et explique la multiplicité de contre-pouvoirs institutionnels et personnifiés en charge de contrôler la perte d'équerre qui menace à tout instant d'emporter les individus pris en ces processus. Elle est d'autant plus importante que des outils réels d'une puissance rare – nous pensons bien entendu à la bombe atomique – peuvent se trouver en dernière instance soumis à l'appréciation des individus concernés. Ces dispositifs de protection sont eux-mêmes accompagnés de toute une série de processus de cooptation et de « formation », au sens le plus littéral du terme, des

individus autorisés à participer à cette compétition, et qui visent à s'assurer que les candidats conserveront une capacité à la saisine de la fictionnalité de l'affaire concernée. Ainsi, alors que le processus électoral apparaît réglé de façon si aberrante et arbitraire que quiconque y accordant un temps seulement de pensée distancée en dénoncerait l'absence de rationalité, bien de ses dispositifs ne visent qu'à maintenir cet écart, quitte pour cela à trahir les principes discursifs qui ont fondé le pouvoir lui-même.

Rappelons qu'autrement, il suffirait à un quelconque individu âgé de plus de dix-huit ans, et ambitionnant de saisir l'ensemble du pouvoir politique disponible d'une immense société – ambition déjà *en soi* démiurgique et dont l'autorisation par les castes de cette société pourrait sembler aberrante – de pour ce faire suivre le chemin suivant : arriver à temps, dans le cadre d'une course au terme arbitrairement prédéfini, à séduire une partie indéterminée d'un corps social convoqué aux « urnes » au détriment de quelques autres impétrants, après avoir traversé un processus de sélection arbitraire et inégalement défini ; suite à quoi, s'il atteignait l'une des *deux premières places* du *premier* tour de cette compétition sans critères préétablis de jugement, le candidat fortuné se verrait autorisé à se confronter à un autre être en un *duel de second tour*, caractérisé par un face-à-face physique singeant une confrontation vitale<sup>1</sup>. Cette mise en scène intellectuelle et

---

1. Le victorieux prenant tout le pouvoir, et laissant le défait dans un néant théorique que seuls les simulacres d'appareil de pouvoir qu'il aura créés lui permettront théoriquement de

physique, répondant aux codes des castes l'organisant et la médiant mais devant rester compréhensible pour le reste de la société, est censée mesurer leur capacité respective à la maîtrise des processus de fictionnalisation du réel recouvrant la société en question. Ici intervient un détail important : le discours alors porté doit rester suffisamment intelligible pour influencer le corps social invité une nouvelle fois aux urnes et éviter une scission entre classes dominantes et votants. Il faudra pour cela mêler qualités nobles et roturières, classées selon une terminologie neutre recouvrant des qualificatifs non objectivables tels que le « charisme ». La confrontation ainsi mise en scène permettra, à la suite de tous les événements procéduraux qui l'auront précédé, de rationaliser un choix par lequel la moitié plus une voix du corps électoral s'étant à nouveau déplacé attribuera la place souveraine encore jusque-là occupée par un tiers, soigneusement tenu écarté de la joute ainsi conditionnée<sup>1</sup>. L'ensemble de ce processus, qui laisse on le voit peu de place à la liberté, et organisé à l'échelle de la société, aura été précédé par toute une série de sous-rituels, mis en œuvre non par et pour la société dans son ensemble mais par et pour ses principales forces constituantes, dans une dynamique parcellarisante qui menacerait la société d'éclatement si elle

---

traverser, jusqu'à l'épreuve suivante si l'âge et la solidité de sa construction le lui permettent.

1. Y compris lorsqu'il se représente à l'élection, et qu'il se trouve alors exigé de se dédoubler symboliquement, laissant en quelque sorte son corps à l'hôtel pour reprendre une métaphore taurine, et ainsi éviter toute contamination entre le pouvoir et sa conquête

n'était suivie par le processus unificateur que nous venons de décrire. La préconfrontation symbolique qui aboutit au processus électoral en lui-même aura elle-même été précédée de toute une série de luttes symboliques qui se trouveront achevées par l'élection, autorisant ainsi la reconstitution progressive et parfaitement encadrée de l'unité du pays.

Par rétroaction, la distension qui avait pénétré le corps social à travers l'ensemble de ces sous-processus singeants aura révélé là son rôle, à savoir scénifier la soumission de tous les impétrants au pouvoir, groupes et individualités, les intégrant au système, et excluant celles et ceux qui auraient refusé de se prêter à la littérale mascarade : nous parlons bien entendu là de la sélection préalable par les *partis* ou *mouvements* de *leurs* candidats à l'élection présidentielle française, et auparavant encore, de leur confrontation fictionnelle dans le cadre de toute une série de rituels sur lesquels il ne convient pas de revenir à cet instant.

Étrange et fou, pourrions-nous donc penser, qui, face à cette accumulation de fictions procédurales, ne comprendrait pas qu'elles recouvrent autre chose que leur littéralité. Étrange, fou et dangereux qui, coopté pour participer à cette fiction, croirait en la véridicité et l'effectuabilité des discours qui sur lui auraient été portés, et des mots qui, à travers normes et règlements, seraient censés ensuite l'autoriser à convertir ses pouvoirs en réalité.

Rituel au long cours, l'élection présidentielle est bien avant tout un processus épurant visant à n'en laisser à l'arrivée qu'Un *en tant que symbole*, certes consacré par tous – puisque tous, y compris les plus

écartés, se seront soumis au même simulacre, ceux ne l'ayant pas fait perdant par là même et par leur extrême minorité le droit à contester cette légitimité<sup>1</sup> – mais consacré afin de procéder immédiatement à une admission de son inexistence, une fusion-condensation au sein de l'appareil l'ayant couronné, et exigeant une immédiate répartition de son pouvoir par toute une série de nominations, attributions de postes et de mandats, organisation de procédures secondaires répartissantes (notamment électorales), sources elles-mêmes de décisions qui viendront réorganiser la *polis*, en actualiser le consensus et, ainsi, reconstituer une forme fictionnelle de direction et d'union de la société qui puisse la contenter.

\*  
\* \*

Attardons-nous dès lors et maintenant sur son résultat, et à cette *fonction présidentielle* que l'élection a consacrée. Quiconque n'aurait à temps intégré la dimension symbolique, et en conséquence fictionnelle, du processus – ou quiconque se serait laissé hypnotiser – pourrait un instant ciller alors que la transition, douce, se met en œuvre entre le nouveau détenteur du pouvoir et son incarnation précédente, individu dont, s'il n'a pas réussi à renouveler son mandat,

---

1. C'est ce qui explique l'importance – et il faut garder ici la polysémie du terme – de la participation aux élections présidentielles, et l'énergie qui est investie par l'ensemble de la société et de ses divers constituants pour l'organiser et la sacraliser.

le vieillissement ou la déperdition seront opportunément mis en avant par l'ensemble des dispositifs d'intermédiation chargés de faire connaître à la société son substitut, afin de surligner la légitimité de la transition. En ce moment si délicat où à tout moment menace l'apparition du vide ou, pire, de la concurrence des souverainetés, toute une série de cérémonies au protocole inamovible, mettant en scène notamment la soumission des autres pouvoirs, à commencer par le militaire, et l'absorption de l'ancien souverain par le premier, prennent place en une temporalité où seule la marge permet la distinction, afin que la reconnaissance du nouveau chef et la mise en cohérence qu'il autorise ne se voient trop entachés par un bouleversement qui ne serait pas programmé.

Cette période étrange qui sépare le moment de *l'élection* du nouveau président et celui de son *entrée en fonctions* est celle de tous les tremblements, où sont remis en jeu et la capacité du système symbolique en place à se maintenir, et celle du nouvel impétrant à l'incarner, en une série de rituels où à tout moment la concurrence de ces deux sphères non accouplées menace de tourner à l'affrontement.

Tournons à ce moment-là notre regard vers le corps social et découvrons-le scrutant la singularité, celle qui permettra, dans un océan de reconnaissance, de troubler la vue et d'ainsi marquer l'entrée en une nouvelle ère – justifiant la débauche d'énergie dépensée pendant l'élection –, et de louer ou de critiquer le nouvel être chargé d'incarner la *polis* dans son ensemble. Observons-le tentant ainsi de

deviner ce qu'il apportera de nouveau ou ce qu'il soustraira à la société, et étonnons-nous de cette glorieuse facilité qui fait passer les relais d'un pouvoir à l'autre, d'un corps à l'autre, sans que nul trouble n'agite le pays, surplombé par un édifice symbolique immuable, écrasant, disant par son inamovibilité sa domination sur le corps venu l'incarner passagèrement, État intermédiaire entre la société et le souverain pour protéger le second de la première, et la première du second.

À cet instant, tout un chacun est théoriquement, en ce nouveau visage *élu*, censé pouvoir se projeter, et derrière ce corps, se sentir protégé ou menacé. Cette *reconnaissance*, par une transmutation étrange, efface la différence qui écartait le souverain du précédent en actualisant l'édifice symbolique pour l'accoupler au nouveau. La distinction exaltée pendant la campagne présidentielle pour justifier les moyens qui s'y versaient doit maintenant, doucement, s'effacer. Le temps est à la conciliation, et la nouvelle figure chargée de porter le pays tout entier se fait alors incarnante de cette étrangeté paradoxale qui forme toute souveraineté, autorisant l'enclenchement d'un processus où le pouvoir, labile, s'affirmera comme un point de contention capable de servir à la fois de bouc émissaire et de laudation, de jouissance et de rejet, d'appropriation et de détestation. Étape après étape, en cette succession de cérémonies marquant l'intronisation, l'être devient symbole, se laisse absorber et, troquant les habits du séducteur avec ceux du dirigeant, chargé des mille procédures et subordinations indirectes qui se reconnaîtront et se résoudront en lui, devenant de toute une nation, *par*

*ces truchements*, le garant. Achievé en quelque sorte au moment de son élection, retiré à sa propre enveloppe charnelle lors de son intronisation, voilà l'être flambant enserré de désirs devenu Léviathan, évidé de son âme, chargé seulement, par les extrémités et les frontières que compose son corps symbolique, d'orienter une multitude bouillonnante et par lui seul agglomérée.

Extraordinaire magie qui au banal soustrait pour propulser dans la divinité ! se dit alors l'observateur extérieur éberlué, fasciné par la facilité avec laquelle cet appareil de pouvoir a absorbé et imposé la croyance en l'aberrant à un corps social ainsi interdit de toute distanciation. Comment ces millions d'êtres si bien formés et évolués acceptent-ils, maintenant, après quelques mois seulement de *campagne* et autant d'absurdes confrontations, d'octroyer à cet être et à cet être seul, le droit de littéralement détruire leur existence et par excroissance le monde tout entier, par l'utilisation potentielle de cet outil si puissamment figuré, *le bouton nucléaire*, et ses mille succédanés ? Comment une telle mystification, avec une telle facilité, s'est-elle installée ?

L'évidence alors s'impose et prévient immédiatement, comme une inquiète prémonition : quiconque aurait décidé de *croire* en la réalité de ce pouvoir parmi ceux censés, en tout instant, ne pas croire en sa capacité d'effectuation, nous menacerait d'effondrement. Quelle terrifiante erreur habiterait en effet le nouveau souverain qui rechercherait, en ces circonstances, à préserver, louer, jouir de sa narcissique individualité si agréablement exaltée pendant la campagne qui vient de s'achever

– louée parce que justement elle s’apprêtait à être dépouillée ! – à croire en la vérité des termes et attributs qui l’ont qualifié et qui maintenant sont censés le porter, se croyant le seul et surtout véritable, légitime, réel détenteur de tout ce pouvoir symbolique et aggloméré qui vient de lui être, pourrait-il croire – et non à la société qu’il doit maintenant se contenter d’incarner, renonçant à son soi – attribué ! Ô combien loin du rôle qui lui a été donné se trouverait-il, celui qui, inconscient de cette transition où ce qui lui était demandé d’être prouvé *en tant qu’individu* doit maintenant être immédiatement effacé au profit de sa capacité d’incarnation ; celui-là qui continuerait à tenter d’établir un rapport entre son soi et la multitude, plutôt que de se laisser dévorer par sa nouvelle fonction, se soumettant à l’immensité des dispositifs qui l’ont constitué pour s’effacer ; combien se tromperait-il, cet être-là qui, ayant déjà erré lorsqu’il se laissait convaincre, pendant la campagne, que c’était *lui* et non son personnage qui était désiré ; celui-là même qui croirait maintenant à la réalité de cette soumission massive qu’une transe collective vient de scénifier – comme s’il n’était pas pur miroir de la société qui l’a institué ! Combien errerait-il celui qui en conséquence penserait pouvoir faire véritablement usage des pouvoirs qu’il penserait alors lui avoir été *véritablement*, en propre, octroyés ; s’il venait à confondre son propre corps avec celui de la société ! Ô combien inquiétante serait la rupture de cette distinction entre les deux corps du Roi, longuement élaborée dans le secret des corps constitués, de ces lieux

de formation intellectuelle et de reproduction des élites qui agissent discrètement en amont des procédures de sélection publiques du souverain pour le contrôler et éviter toute erreur d'interprétation quant au rôle qu'il est censé jouer !

### III.

## Le détenteur

Voilà pourtant que lorsque l'observateur extérieur voit en 2017 un certain être se faire élire, celui-ci, contrairement à ses prédécesseurs, lui apparaît comme un inconnu notoire soudain projeté, violant les rituel propitiatoires et se montrant prêt à se saisir effectivement de l'ensemble des pouvoirs qu'on ne lui a que fictionnellement attribués. Cet être est un Monsieur, un séducteur, son nom est M. Macron, et se trouve être, pour la société, partiellement étranger au corps politique qu'il doit théoriquement incarner. Nous savons comme cela est faux, mais c'est pourtant le discours qu'il a tenu. Extérieur à l'espace public, provenant des tréfonds d'un privé nourri par une *res publica* par ses bords et débords pillée, il ne se montre porteur de nul parcours sacrificiel à revendiquer, nulle logique d'engagement à réclamer, nulle chair à apporter, mais au contraire revendique à l'extrême une pure individualité. Voilà cet étrange être qui inquiète intuitivement, sans que l'observateur extérieur ne puisse encore tout à fait comprendre pourquoi, un être qui situe la source de sa légitimité publique en sa réussite privée, en

l'obtention de millions tirés au sein d'une banque privée, plutôt qu'en un parcours qui à l'idée, celle de la République ou de la Nation, de la France ou de ses sujets, aurait sacrifié. Sa prise semble bancaire, fruit d'une trahison plutôt que d'une classique intronisation, elle suscite l'inquiétude féroce et naturelle, la crainte d'une spoliation.

Or cet être, inconscient *du fait même de son parcours* des distances qui s'imposent à tout souverain dans le rapport à la croyance, semble de plus, et en conséquence, avoir de bout en bout adhéré au sortilège et prétendre à l'existence réelle de ce pouvoir qu'il vient de se voir attribuer.

L'observateur le voit ainsi pétrifié, dès le soir de son élection, s'imposer *via* une inquiétante tendance à la scénification, invoquant son *bon plaisir* et confondant sphère publique et privée. N'est-il pas au courant qu'il est, dès cet instant, censé s'oublier et parfaitement, entièrement, incarner ?

L'observateur le voit ainsi, non pas instituer une scénification créatrice, celle qui renouvellerait les appareils de pouvoir pour leur redonner une actualité, mais au contraire chercher à démontrer leur écrasement et dès lors leur soumission à un corps individuel par là même divinisé. Étrange inversion, pense-t-il. Le président élu, qui a pénétré l'espace public en niant absolument toute forme d'étrangéité à lui-même, s'affirme en tant que *corps souverain dans l'espace banal* – au sens le plus neutre du terme –, utilisant dès le soir du premier tour – c'est-à-dire dès que son sacre a été assuré – ses fonctions aux fins de ses intérêts. Et surtout, il ne semble pas craindre de l'assumer.

Et voilà qu'une fois sacré, il se montre porteur d'une norme sociale et non seulement politique. Il semble vouloir porter au pinacle son individualité, l'affirmer plutôt que celle de sa société, qu'il ne se prive pas par ailleurs de critiquer pour mieux la forcer à lui s'identifier. L'effort est étrange, et menace de faire disparaître toute forme de respiration que la distinction du souverain à la fois de la masse et de la fiction qu'il incarne devrait exiger. Non content de se sur-afficher en chef des armées le jour de son intronisation, le voilà qui aime, s'agite, s'exhibe comme corps *indivis*, esprit mondain et affûté, les lendemains, après s'être saisi de Versailles et l'avoir offert à un être, Vladimir Poutine, qu'il avait dit *opposer*.

L'observateur pense encore : voilà qu'en 2017, au moment même où les dispositifs de fascination, certes encore compensés par une capacité à la production de l'image mieux maîtrisée que jamais, tremblent, comme incapacités à recouvrir la nudité des pouvoirs, qu'un nouveau président a décidé de prendre la magie au mot, d'incarner tous ses pouvoirs en un soi qu'il cherche par ailleurs, ou pour cela, à faire apparaître comme *parfait* afin de pouvoir assumer cette charge, se l'approprier, et se croire ou du moins ainsi se présenter, à la fois réellement couronné, et homme-masse idéal, en mesure d'assurer une transmutation de la société France et de faire fusionner institutions, institués et sa volonté, recomposition d'une seule et même entité qui ne semble le pousser en conséquence à renoncer au pouvoir de décision qui vient de lui être octroyé.

Vaillant et arrogant personnage, se dit-on alors, celui-là qui, singeant le regard porté par *l'acteur*

*rational* sur les pauvres et grossières croyances des chasseurs de lion à l'arc du Niger et Mali, sape en surinvestissant ce qui justement était censé permettre à *travers lui* à la société de tenir, et le fait au titre d'une norme d'efficacité, au sens le plus littéral du terme. Vaillant, arrogant et destructeur personnage, comme le lecteur consentant l'aura compris, car si, comme toute société, la française est sujette à l'emprise de rituels, coutumes, croyances et « archaïsmes » qui en fondent l'existence et la spécificité ; si ces cumulus institutionnels, loin des rationalités instrumentales ou des créations *ex nihilo* qui ici ou là naissent glorieuses en des esprits portés aux plaisirs de l'abstraction, ne sont en fait que des composés déséquilibrés et aberrants appuyés sur un principe de majorité dont on se demande – au-delà de la portée symbolique et du support mathématique qui, scientifique, permet de cimenter la croyance – pourquoi il permettrait de déboucher *logiquement* sur l'attribution, pour une période aussi longue, de si grands pouvoirs à un seul homme, réduisant à néant les efforts de tous ceux qui, par ailleurs, se seront battus pour échouer aux lisières de cette même élection ; si donc la France apparaît en son organisation politique à cet égard comme à bien d'autres comme tout aussi archaïque et inefficace, irrationnelle et dès lors arbitrairement organisée que nombre de sociétés « primitives » ; cela, nous l'avons maintenant compris, avait bien un sens, et un sens qui n'est pas à sous-estimer. Car ce que toutes ces inefficacités et artificialités permettent de sauvegarder, c'est bien les efforts produits lors de décennies et de siècles pour atteindre des compromis politiques permettant

l'adhésion de millions à un tout. C'est la capacité à faire société.

En permettant à la société française d'instituer et d'agglomérer des procédures afin de former un cadre commun minimal où tous, à l'intérieur d'un espace donné, trouveraient capacité à communiquer et échanger, vivre et partager malgré les dissensions qui nécessairement apparaissent en toute communauté, le rituel présidentiel place au cœur de ses modalités le principe d'inefficacité procédurale, et exige de *l'élu*, du futur détenteur de la fonction, d'acquiescer à une partielle transitivité. La non-contamination de la croyance envers son souverain, sa capacité à comprendre qu'il ne peut ni ne doit exercer l'ensemble des attributions qui lui ont été octroyées, apparaît comme une condition fondamentale de la capacité de l'édifice politique à fonctionner et à faire adhérer, de la capacité des sorts et rituels à capter la croyance, et de la capacité de la société à ne pas s'effondrer.

Là se trouve en fait le processus de « civilisation » qui nous a menés à croire en notre supériorité : en la mesure qu'imposera la conscience de l'arbitraire et du *non-réel* que recouvrent les mythes et les fictions sans ne susciter de détachement. L'élection présidentielle ayant en France une classique fonction de normalisation et d'intégration de la différence visant à permettre l'acceptation des dissensus qui existent entre des individualités ou groupes d'individualités s'insérant au sein d'un cadre commun, elle permet, dans le cas de l'émergence d'une conflictualité considérée comme *normale*, car inscrite au sein des limites de la société,

de s'assurer que le sentiment d'appartenance à un ensemble plus générique, et dès lors supérieur, ne s'effondre pas, donnant la légitimité suffisante aux édifices intermédiaires qu'elle recouvre en suspendant la résolution des conflits à divers degrés avant de les trancher.

Cela a une implication féroce et implacable : en aucun cas la fonction présidentielle ne saurait être littéralement celle qui amènerait au couronnement et à la consécration d'un être – sous quelque forme que ce soit – à des fins d'effectuation, et le paradoxe n'est ici d'évidence qu'apparent, le contraste entre le discours et le *réel* qu'il recouvre ne visant qu'à justement éviter d'avoir à intervenir trop lourdement en ce dernier. Modalité d'attribution et de répartition du pouvoir qui n'est guère différente des mille variantes qui président à la constitution des édifices politiques les plus démocratiques à travers le monde, et qui exigent toutes la mise en place de dispositifs génériques et immédiats d'incarnation, saisissables par un esprit distrait, l'élection présidentielle ne vise qu'à « produire de l'onction », non pas pour le détenteur de la fonction, mais pour l'ensemble des décideurs intermédiaires qu'elle réunit et qui forment la chose publique, et à ainsi rassembler le corps social à cette fin, instituant une surcouche définitive ayant pour objectif d'étouffer toute conflictualité réelle.

Or M. Macron n'a en rien compris de quoi il s'agissait.

\*  
\* \*

La fonction de projection différentielle que joue l'élection d'un président de la République est rendue plus acceptable et acceptée que nombre d'autres méthodes d'incarnation par le fait qu'elle s'inscrit dans un cadre symbolique préétabli et très clairement caractérisé. Par la puissance symbolique et la capacité d'effectuation potentielle qu'elle offre à celui qui en sera chargé<sup>1</sup>, par l'exceptionnalité même du dispositif par laquelle elle est transitée, la fonction présidentielle nourrit une autorité, celle de la « cheffature » de l'État, qui a pour objectif absolu de se montrer capable en cas d'exception de s'imposer à tous sans pour autant s'effondrer. On voit bien la délicatesse de la chose, et les difficultés de maintenir ce pouvoir d'imposition – et ses multiples dérivés – en une forme de permanence incontestée. Loin de devoir exister en propre, le Président doit, pour préserver cet imperium, mobiliser la légitimité recueillie pendant la campagne et par l'héritage de ses prédécesseurs dans le sens des mouvements de la société, les impulsant ou les contrariant avec parcimonie, se montrant seulement dans l'exception en devoir d'intervenir dans la gestion des affaires de la collectivité, et *a fortiori* dans les affaires privées.

Cette transitivité est particulière, en ce qu'elle ne se défait pas entièrement d'un rapport au réel, et permet un exercice non seulement indirect et *potentiel*, validant, mais parfois très immédiat du pouvoir. Si certaines sociétés ont cherché à protéger leur incarnants en les éloignant des processus de décision

---

1. Et non « en tirera profit », comme cela aurait pu être dit.

– abandonnés à des gouvernants –, la société française a pris un risque différent, en mêlant pouvoir d’incarnation, et dès lors d’attribution formelle, et gouvernement réel. Distinguant à des fins formelles l’Élysée de Matignon, la « cheffature » de l’État et du gouvernement, afin de préserver en cette première l’apparence seule du *tranché*<sup>1</sup>, l’architecture politique française vise théoriquement à maintenir le chef de l’État au-dessus du « nous » qui l’a constitué, de ces espaces décisionnels qu’il est censé recouvrir. Toute incursion dans le gouvernement, toute sortie de l’espace de la décision, est ainsi durement sanctionnée. Dans le même temps, cette distinction n’est pas toujours comprise, ni encore moins respectée, le quinquennat et la confusion des sphères que nécessairement il induit, n’ayant à ce sujet fait qu’accroître les difficultés. Censé s’en tenir à la définition et à la protection de l’espace commun, de la chose publique, le chef de l’État ne doit théoriquement pas se confondre avec un Premier ministre en charge de l’arbitrage des intérêts publics et privés sis au sein de ce qu’il est commun d’appeler la

---

1. C’est là bien entendu la raison de la lourdeur des dispositifs d’intrônisation qui président à toute transition du pouvoir politique, en particulier dans une société aussi centralisée et dépendante d’une idée commune, comme l’est la France avec la notion de République, dans un cadre dont la pérennité et la reproduction régulière des rituels et symboles vise à rechercher non seulement le renouvellement ponctuel d’un consentement par la croyance, comme c’est le cas dans les monarchies évidées que composent d’autres sociétés similaires, mais un effet d’écrasement du réel assurant la fonctionnalité de ce pouvoir.

société, sous couvert de l'État. Il ne cesse pourtant de le faire.

Mais cette distinction fondamentale n'est pas celle qui fait la spécificité du pouvoir de Macron qui, en absorbant Matignon à l'Élysée, n'a fait que formaliser une réalité que la pratique des pouvoirs sous la V<sup>e</sup> République avait progressivement établie, au détriment probablement du régime tout entier. Elle se double d'une seconde qui n'est pas qu'institutionnelle, et s'impose aussi théoriquement dans les fonctions d'incarnation. La séparation de la sphère publique et de la sphère privée pour le détenteur du pouvoir présidentiel, ce double corps du roi auquel Kantorowicz ne faisait pas référence, est d'autant plus exigible que son abandon ouvrirait à une versatilité et une incertitude potentielles chez le citoyen qui risqueraient de faire vriller la fonction projective de l'incarnation : on ne peut en effet se reconnaître et s'identifier collectivement à une forme politique sans auparavant lui exiger l'abandon de toute forme de bougé qui viendrait déstabiliser les précaires équilibres sociaux qui ont présidé à sa constitution et prendre le risque, en y intervenant, de donner l'impression de s'y soumettre. La crainte d'une statue du Commandeur qui deviendrait vivante et serait soumise à des désirs privés, et dès lors deviendrait une source d'arbitraire ou d'instabilité qui ferait ricochet à toutes les échelles de la société, surtout lorsque le pouvoir attribué est à ce point potentiellement illimité, ne saurait être tolérée. C'est d'ailleurs pourquoi les processus d'intronisation et l'ensemble des cérémonies qu'ils charrient visent à dévitaliser le corps

souverain, à l'abstraire de toute forme de personnalité et, en quelque sorte, à l'écraser.

L'affaire est fondamentale pour comprendre l'échec d'Emmanuel Macron. Nous déduisons de ce qui vient d'être affirmé que la fonction présidentielle exige, en France, pour être exercée en accord avec ses fondements, l'immobilité, le détachement du privé sous toutes ses acceptions et, comme conséquence naturelle ou primat précédant, le délestage du soi. La déification figeante qui s'impose au président de la République dès son intronisation n'est que le préalable, ou le signal envoyé par l'institution présidentielle à son incarnant, d'une exigence d'abolition, ou d'artificialisation complète de tout mouvement d'ordre privé autre que ceux apparaissant comme parfaitement nécessaires ou intégrables à l'ordre sociétal et dès lors symbolisables –, et par ricochet et comme en voie de conséquence symbolique, d'inhibition de toute implication de son corps en toute sphère ne répondant pas à la chose publique et au bien commun<sup>1</sup>.

Bien entendu, ces mouvements continueront d'exister, et d'affecter l'exercice de la fonction, mais leur inhibition symbolique – l'écrasement de leur visibilité – permettra d'éviter que les grâces de l'inconscient et des tourments de l'âme qui habitent toute intimité, en somme, les intérêts qui agitent tout corps, ne viennent troubler la perception de l'être souverain et dès lors le lien précaire qui le tient à sa

---

1. Dont bien entendu, tous ceux liés à la reproduction et la fertilité.

masse, et dissolvent ainsi la tension maintenue par les procédés de reconnaissance et d'identification laborieusement élaborés à travers les temps<sup>1</sup>.

\*  
\* \*

L'affaire pose question pour Emmanuel Macron, qui s'est fait *reconnaître* dans l'espace public de façon précipitée non par la grâce d'une action sacrificielle ou incarnée au sein des dispositifs d'intronisation habituels de la République, mais par la mise en œuvre d'un processus de propagande massif dont les principaux relais étaient les magazines de papier glacé, et il nous faut à ce stade rappeler les 39 Unes que *Paris Match* et consorts lui attribuèrent.

L'ensemble des dispositifs d'incarnation que nous venons de décrire permettent de s'assurer en temps normaux que le changement régulier de l'impétrant incarnant la fonction offre non seulement une respiration bienvenue, mais une réactualisation régulière

---

1. Dès lors, par exemple, un couplage marié ou stable sera toléré, et la première dame mise en avant sera considérée comme la démonstration, par le chef de l'État, de son respect des modes de vie s'appliquant génériquement au sein de son pays. À l'inverse, gare au souverain qui chercherait à exposer un rapport non générique. Le geste serait alors perçu comme la volonté de prioriser ses désirs individuels sur ceux de la société, et plus grave encore, de symboliser la subversion d'une norme sociale existante et acceptée, au détriment des souhaits de la société. L'inversion tentante, et d'ailleurs habituellement tentée, est tout aussi régulièrement réprimandée. Un certain François Hollande qui ne sut masquer ses déviances l'a expérimenté.

de l'image projective qui ne suscite l'effondrement des pouvoirs faisant société<sup>1</sup>.

Ces dispositifs s'inscrivent en un long *continuum* qui permet d'introduire les candidats aux plus hautes fonctions d'incarnation auprès de la société. La célébrité et la mise en avant (et en scène) du corps privé des candidats a certes joué un rôle toujours croissant en ces dispositifs, mais l'a toujours fait en tant que relais d'une action politique ou étatique principielle que M. Macron a, pour la première fois, subverti. C'est bien en tant que *célébrité* construite de toutes pièces, auprès de sa femme, que M. Macron a été introduit, de façon radicale et rapide, auprès du peuple français. Et ce parasitage, cette parallélisation des modalités d'intronisation qui traditionnellement s'imposent au politique, n'a pas, suite à son élection, cessé.

Or l'affaire est problématique, puisque ces dispositifs – qui donnent accès à des visibilitées répondant à des codes très particuliers, dont la transgression, si elle n'est pas pensée, entraîne immédiatement sanction sociétale – exigent en retour une limitation sévère des espaces où le pouvoir est autorisé à siéger et se montrer, mais aussi à agir – une inhibition du cadre par des facteurs extérieurs que M. Macron est venu perturber. Exigence symétrique, inversée, de

---

1. Ce changement, dont la régularité d'intervention à des temporalités plutôt courtes est devenu norme, semble s'être imposé comme tel en accord avec les évolutions des moyens de communication et de la vitesse de la transmission de l'information – mais aussi de l'assise dont bénéficie une société pluricentenaire n'ayant plus tant besoin de dynasties permettant de dépasser le temps de la reconnaissance nécessaire à tout nouveau pouvoir.

l'ampleur du pouvoir potentiel octroyé à l'être nouvellement élu, les dispositifs de visibilité et de mise en scène de la souveraineté imposent, pour que le pouvoir soit effectivement mobile, et que la permanence de la société ne dépende *réellement* pas que d'un corps – ce qui serait une véritable, et non plus seulement apparente, folie – d'en limiter absolument les possibilités de mouvement et d'affirmation. Les cérémonies d'intronisation ont pour fonction – et non plus pour objectif – en cela de délimiter clairement les cadres d'exercice et de monstration du pouvoir. D'absorber le corps de l'impétrant et, dès lors, d'en inhiber toute volonté en propre qui viendrait dépasser sa fonction résolutoire pour agir en tant que volonté.

Voilà où se retrouvent les fonctions d'incarnation et d'exercice réel du pouvoir, la première venant réguler la seconde. Voilà où M. Macron, par la tension inévitable issue de ses modalités d'élection et de construction de sa notoriété, a péché et nous met en danger.

\*  
\* \*

Nous avons à expliciter et argumenter notre propos. Il ne s'agit pas seulement de rappeler que l'efficace du politique et de sa fonction d'incarnation passent par leur concentration en des espaces et des corps délimités, et une mise en visibilité, une *monstration*, qui respectent un certain nombre de critères préétablis favorisant la reconnaissance par la société, et assurant l'adhésion à un système donné. Mais bien

de faire voir que l'assignation et l'occupation d'une place immuable par les détenteurs passagers du pouvoir est la condition même qui permet de les rendre tolérables à l'espace social. Il apparaît à cet égard essentiel, par préalable et sauf temps d'exceptionnalité – cette exceptionnalité qui justifie l'existence d'une si délirante concentration des pouvoirs et le seul qui soit véritablement attribué au souverain, à savoir de les activer à titre résolutoire –, d'éviter toute mise en dépendance ou débordement trop marqué dans le temps des institutions envers le corps du monarque, qui viendraient menacer d'étouffement une *polis* soudain prise au piège de ce corps extérieur qu'est le Léviathan, créé et couronné par le corps social pour assurer la paix et la liberté à ses constituants, source d'un ordonnancement minimal et soulageant qui, par sa réduction à une forme circonscrite bien qu'en apparence illimitée, a pour fonction de permettre une vie déliée de l'omniprésence politique qui autrement s'imposerait en tout état de nature, éloignant et écartant la permanente mise en branle de conflictualités et résolutions par leur délégation au sein d'instances reconnues, stables et chargées au nom des membres de la société d'en porter le fardeau. Rompre cette séparation fondamentale et fondatrice ramènerait à un tremblé, une confusion psychique et symbolique qui annihilerait l'intérêt de l'édifice ainsi formé en le rendant menaçant et poussant tout un chacun à s'en écarter.

Or M. Macron a voulu bouleverser cette fonction d'incarnation en plaçant son soi, pourtant nous l'avons vu empli de néant, au cœur des dispositifs en question afin de les transgresser, et ainsi s'offrir,

outre la récompense narcissique, comme porteur maximaliste, écrasant, subversif et littéral, des intérêts qui l'ont institué.

\*  
\* \*

Cela intervient en une époque lors de laquelle la gestion des équilibres que l'on pourrait vulgairement penser de communication est devenue d'autant plus délicate que les frontières de nos édifices politiques et sociaux apparaissent de plus en plus régulièrement remises en cause et désétablies, inadaptées au monde et aux technologies qui traversent nouvellement nos espaces politiques par et avec l'appui de moyens de constitution récente, et qui en changeant radicalement le rythme et dès lors la capacité de projection. Il ne faut céder à nul fétichisme technologique, ni croire que des bouleversements politiques et sociétaux radicaux interviendraient du simple fait d'une évolution communicationnelle : les édifices symboliques forment des structures qui traversent les temps et les moyens qui les constituent, certes parfois avec difficultés et dans un besoin continu d'adaptation, mais avec une capacité de résilience et d'actualisation qui le plus souvent s'impose aux transformations de leurs outils. Contentons-nous de constater l'évidente mise sous tension qui traverse nos sociétés et leurs appareils de pouvoir depuis quelque temps, atteignant de façon parfois insaisissable telle ou telle part d'un dispositif d'apparence secondaire et pourtant clef pour assurer les équilibres précaires que dessine toute construction formée par stratifications successives,

dans laquelle les composants les plus archaïques et déterminants pour la tenue du système dans son ensemble sont les premiers menacés.

L'accroissement du contrôle sur l'apparat et la monstration, paradoxalisé par le déploiement d'outils de communication qui s'infiltrèrent à une vitesse toujours plus grande dans la société, diffractant et horizontalisant le rapport à l'ordre et au symbole, notamment au sein d'espaces jusque-là inaccessibles ou ignorés par les pouvoirs traditionnels, pose en ce sens un problème particulier. Car le fonctionnement de l'Internet et des réseaux sociaux, qui semblait ouvrir la voie à une dissémination, voire dissolution, du pouvoir, favorise en contrecoup les dispositifs de concentration de l'information – y compris de calcul et de diffusion – détenant en propre une puissance préalable importante, l'espérance rhizomatique se voyant transformée en crainte de la réticularité, et ces espaces théoriquement diffractants en vecteurs d'accélération et de concentration des pouvoirs. Loin des médias traditionnels, écrits, radios ou télévisés, où l'asymétrie était acquise et acceptée, permettant un ordonnancement où les oppositions et contre-pouvoirs trouvaient leurs « places », les nouvelles formes de communication gardent leur prétention à une symétrie horizontale parfaite, où pourtant les dominants maintiennent avec une facilité déconcertante leur pouvoir, se montrant à terme nécessairement plus rapides et écrasants que les petits vaisseaux qui ponctuellement s'en étaient crus victorieux et manquant cependant le plus souvent à se définir à partir de cette position, perdant immédiatement leur

capacité des contentions dès lors que la temporalité dépasse l'éclat.

Quelques pirates ont le temps de devenir souverains, mais toujours en position précaire ou instrumentale. Une nouvelle dynamique des rapports de pouvoir se met en toutes circonstances en œuvre, encore confuse, en des espaces qui deviennent les disséminants idéaux de la confusion entre incarnation politique et sociétale qui semble s'imposer à notre époque, où l'État et ses adjuvants s'autorisent à perdre leurs lourdeurs incarnantes pour prendre les habits de la société, sans pour autant renoncer à la réalité de leur capacité à édicter normes et règlements, et dès lors à nous écraser. La confusion entre sentiment politique et moral, individualité et collectif devient par ces truchements systémique, et sa pénétration au cœur de l'État, source d'angoisse et de déstabilisation, mais aussi de bouleversements : ainsi M. Macron a-t-il pu être élu notamment par sa capacité à se faire confondre un parcours de réussite individuelle appartenant à l'espace du privé, se faisant connaître à travers des dispositifs de reconnaissance propres à la célébrité et échappant ainsi aux dispositifs sacrificiels qui encadrent normalement toute acquisition de position de domination. Là où le rite politique tenait sa place, voilà que l'homme politique s'est octroyé la capacité de s'imposer ponctuellement sans son appui, tout en accordant son existence civile à son choix et préservant sa liberté, c'est-à-dire son individualité, c'est-à-dire une idée de l'intérêt privé. Le politique devenu moment, par la perte de sa permanente exceptionnalité, se trouve menacé de dissolution ou d'absolutisation. Pour peu

en effet que l'incarnant en question – le président de la République nouvellement élu – s'inscrive dans un mouvement de réification de son soi, qu'il ne cherche pas seulement à piller mais à s'imposer, à accaparer pour dominer, et voilà le pouvoir politique qui devient double et en un sens totalisant, écrasant les distinctions, séparations et protections qui jusque-là primaient, menaçant de débordements manifestes et pourtant impensés, le tout au nom d'une supposée modernité.

Voilà que le lecteur consentant, rétif à notre propos relatif à l'affaire Benalla, incertain face aux velléités de constitution d'une garde prétorienne et à nos préventions face à ce qui apparaissait comme les prémisses d'un fascisme rampant, commence à comprendre que l'excès ne se trouvait pas là où il le pensait.

Voilà par ailleurs le souverain opportuniste, ayant contourné la plupart des rituels sacrificiels conditionnant normalement l'acquisition du pouvoir, qui se refuse dans le même temps à provoquer une révolution ou une modification substantielle des structures d'exercice qu'aurait requis un tel rapt, une *réactualisation* des rituels qui formerait un nouvel édifice politique et le conformerait pour l'effacer en tant qu'individualité.

Le *vol* de sa position par son rejet des dispositifs traditionnels d'intronisation – et qui aurait pu apparaître légitime ou légitimable dans le cas où il se serait accompagné d'une volonté réelle de transformation de nos procédures de représentation politique afin de les adapter à un nouveau cadre équilibré – l'aura non seulement amené à incarner

une divinité régnant dans un espace clos, séparé du banal – *le politique* – où toute comparaison avec l'espace social et collectif reste interdite ; mais dans le même temps à agir en tant que divinité y compris dans l'espace du réel et du sociétal, dans l'espace de *l'individualité*, utilisant pour cela les outils arrachés à l'espace du souverain, jouant des confusions des sphères, s'instituant en norme humaine et sociale et non plus seulement symbolique et politique pour atteindre ainsi une forme de totalité. Le tout, bien entendu on l'aura compris, pour justifier de la prise et de l'exercice d'institutions qui, laissées à leur immuabilité, auront vu parfaitement transgressés l'ensemble des codes et des inhibitions qui prévenaient le viol de leur sacralité par un être qui n'aurait au préalable sacrifié à ses exigences et ritualités.

Cette confusion volontaire – qu'Alexandre Benalla avait mieux que quiconque compris, contrairement à ce qui a pu être pensé – qui visiblement règne en l'esprit du nouveau souverain, convaincu que son passage par les rituels institutifs au sein des élites non politiques et non incarnantes de la société française – haute administration et puissances financières chargées de le propulser – valaient sceau et intronisation au sein de la chose publique, nous permet de commencer à comprendre l'exercice autoritaire et *jupitérien*, délirant cette fois en sa factualité et en rapport aux règles mêmes établies par les institutions, du pouvoir par M. Macron. Oscillant entre banalisation extrême – vulgarisation du soi faisant écho aux canons modernes – et revendication de la réalité des hochets et costumes qui lui ont été octroyés, le monarque peine à trouver pied, se rigidifiant et se

verticalisant pour mieux s'imposer lorsqu'il ne s'effondre pas dans la plus insigne banalité.

Le fait intervient qui plus est à une époque où, dans un monde si contrôlé que le nôtre, conserver l'étrangeté est devenu un véritable défi. La violence du contrôle s'appliquant à l'ensemble des sujets des sociétés contemporaines occidentales prétend en effet elle-même s'être évanouie au profit d'une libre expression du soi, et une libre diffusion de l'information et de l'opinion, aussi illusoires qu'amères. Les modalités d'inscription de l'intégrant de la communauté française dans l'espace public se sont en fait invisiblement, probablement socialement, codifiées jusqu'à écraser toute possibilité de transgression politique, créatrice ou intellectuelle qu'exige pourtant la survie d'une quelconque société mise sous tension par l'existence d'un pouvoir souverain qui la dominerait non plus au sein d'un espace délimité, mais plus transversalement. Or et du fait de la confusion des sphères que nous venons de décrire – les dispositifs de sublimation du corps politique et leur insertion dans l'espace social –, M. Macron a accru cette oppression. Par effet de ruissellement, ne laissant d'alternative qu'entre l'adhésion la plus pure à la norme ou à la corruption, l'émergence d'une quelconque singularité dans l'espace social se voit par son exercice du pouvoir sinon considérée comme irréalisable, du moins dans l'immédiat frappée du sceau de la suspicion, la transgression *véritable* étant de ce fait et par système vouée à être en *théorie* – heureusement, l'ambition du nouveau pouvoir n'atteint pas ses moyens – soit immédiatement censurée, soit récupérée pour être intégrée, déglutie et

digérée en un *continuum* mêlant espace marchand et politique uniformisation. N'étant de transgression qui soit *a priori* bonne ou mauvaise, puisque la définition elle-même du terme se limite à la violation de la règle préalablement établie, la possibilité de renouvellement et de respiration de cette collectivité s'en trouve fondamentalement appauvrie. Et la crise, psychique comme politique – l'un devenant l'autre – appelle à l'effondrement.

\*  
\* \*

Si M. Macron a décidé de se saisir transversalement de son pouvoir, s'attaquant aux limites qui interdisaient toute universalisation de la figure souveraine, il l'a fait en suivant sans le moindre écart l'ensemble des normes sociales qui définissent aujourd'hui la marche à suivre dans notre modernité. Cela lui était en fait imposé, car les conditions mêmes de la construction de sa notoriété, cette célébrité artificielle qui lui a permis non plus d'être coopté par les castes organisant le politique, mais adoubé par la population, lui exigeaient à cette fin d'adhérer à une forme de *sur-normalité*. En une société où la marchandisation et la vitesse de la circulation de l'information se sont alliées pour rendre impossible toute résistance à la récupération d'une moindre distinction perçue comme étant de valeur par la sphère marchande, et dès lors toute intégration à une superstructure qui rende impossible la persistance de cette différence dans le quotidien, il n'a jamais été aussi difficile de marquer celle-ci, et il aurait été impossible de l'imposer en un temps

si limité. Par l'élection de M. Macron et sa prise de pouvoir pour le moins totalisante, s'est vu consacrer cet état de fait. Par l'exercice d'un pouvoir confondant sphères politique et privée, où tout apparaît comme nous l'avons décrit sous forme d'un lisse absolu ne laissant nulle place à l'aspérité, la chose se voit aggravée. La générisation, et dès lors l'appauvrissement, qui guettaient déjà à chaque instant en les espaces capitalisés, exigeant soit une réinvention permanente – et à ce titre la multiplication vaine des collections de mode n'est qu'un symptôme *a priori* futile et pourtant ô combien révélateur de cette hystérisation qui a saisi l'un des vecteurs normatifs les plus importants d'une quelconque société – soit la conformisation absolue, auprès de modèles absorbables par le monde marchand, s'infiltrant définitivement en un espace jusqu'alors resté tiers, la souveraineté, produisant un sentiment d'étouffement à la fois que le transformant, étrangement, en vecteur de normativité sociale n'ayant pour autant pas l'once d'une quelconque originalité. La saisine de ce nouvel espace symbolique par un vecteur de normalité revendiquant à la fois sa conformité à l'existant et son rôle-modèle ne peut que renforcer le degré d'oppression ressenti par le reste d'une population déjà écrasée systématiquement, et un rapport entre marchand et politique trouvant leur commun en l'idée de totalité.

\*

\* \*

Saturation injonctive de normalité et d'efficacité, la confusion induite par Emmanuel Macron entre

dimensions souveraines et individuelles, politiques et sociales, publiques et intimes, singe avec un poids symbolique aggravé l'inauguration de ces dispositifs par Barack Obama. Elle apparaît, par son écrasante efficacité, non seulement comme le symptôme de la victoire d'un édifice normatif ayant enfin réussi sa fusion avec le politique, mais dès lors aussi une menace pour la respiration de la société et ses équilibres symboliques, et au-delà, pour notre capacité à résister à un pouvoir à la verticalité et à l'illimitation revendiquées non plus symboliquement mais réellement. Par un effet de double transfert, introduisant un modèle épitomique de réussite et d'émancipation individuelles, d'affirmation du soi en un corps consacré, au sein d'un appareil souverain sur lequel ce corps se montre détenteur d'une emprise absolue et qui ne s'interdit en rien de s'imposer à son tour dans l'espace public ; par la confusion des scènes publique et privée et l'introduction de ces premières dans ces dernières ; par la légitimation enfin de sa prise de pouvoir à travers cette extériorité primaire qui le rend absolument indépendant de tous les contre-feux qui jusque-là existaient et permettaient de maintenir la fonction présidentielle dans ses limites symboliques ; M. Macron s'institue en monstre politique, capable à la fois de dire ce qui doit être à l'échelle individuelle et collective, exigeant l'adhésion par sa performativité maximale, et surtout imposant une restructuration de l'espace social où rien, y compris le particulier, n'échappe plus à l'évaluation et l'adulation qu'il a décidé d'instaurer en norme de jugement du politique, vers et revers d'une même abolition de la capacité de jugement. La néantisation

du discours, d'une spécificité de l'espace souverain, censé recueillir l'ensemble des codifications sociales et culturelles qui fondent le propre d'un pays, au profit d'une normation de sa personne, de son discours et de ses politiques, simplement indexées à des dispositifs d'amélioration, écrase toute possibilité d'altérité, de revendication, voire de distinction – et dès lors de création.

L'incapacité à la moindre énonciation de contenu et à l'élaboration d'une parole politique qui viendrait rompre le phénomène d'identification formelle sur lequel repose exclusivement son pouvoir le condamnent en conséquence à un régime d'apparence absolue alternant absolutité et asservissement aux intérêts, aux dominants existants. En cela, la chose est plus grave encore que lorsque M. Mitterrand chercha à constituer de nouveaux alliés en construisant des espaces nouveaux au sein de la société – nous pensons ici notamment à Canal +, dont l'utilité pour le pouvoir fut exactement ce qui en autorisa la liberté. Ici au contraire nulle possibilité de créativité : l'asservissement s'impose face à l'existant, resserrant d'autant plus les contraintes s'exerçant.

\*

\* \*

Reprenons. Aperçu dès ses premiers jours d'exercice du pouvoir jouant du tennis handisport puis classique, faisant de la boxe, défiant puis embrassant le président de la première puissance mondiale – s'y soumettant en vérité après l'avoir défié

fictivement afin de conforter son pouvoir vassalisé –, humiliant les forces armées en leur faisant jouer une chanson d'opérette lors du défilé du 14 juillet 2017 et *dispatchant* leur chef ; mais aussi incarnant le bonheur conjugal parfait, M. Macron a saturé l'espace social de son soi psychique et corporéisé – source de ses bons plaisirs – pour masquer son incapacité à se départir des intérêts qui l'avaient intronisé. Masquant la chose à travers une prétention à la bienveillance<sup>1</sup> et à la notion d'autorité ; faisant monstration permanente de ce parcours irréprochable et cette intelligence voulue incontestable qu'il n'avait pendant la campagne cessé de faire louer ; revendiquant par cela sa légitimité à écraser toute altérité ; se posant enfin en incarnation non pas d'idées ni de valeurs, mais d'une autoperformativité ; M. Macron a fondu un modèle absolutiste en un cadre où tous les codes et habits de la modernité conquérante étaient reproduits, du corps idéal au costume bien taillé en passant par l'humeur constante, l'ambition démesurée et l'incapacité à l'échec, et ce en une époque et une société où ces prestations ont une fonction ordonnatrice écrasante, le tout sans pour autant renoncer au moindre des attributs du pouvoir classique, tel que cela aurait dû lui être exigé, et tel que lui-même le promettait – nous ne parlons pas même de la subversion de ces espaces qu'il

---

1. C'est-à-dire à la domination par la bonté, dans un cadre où existerait nécessairement une morale impérative et incontestable, un ordre non plus séculier mais divin, qu'il incarnerait.

avait annoncée, notamment en titrant son autobiographie *Révolution*.

Par l'interdiction du moindre écart entre ses fonctions et son soi, entre le soi et la norme et enfin entre la norme et l'existant, en se refusant en somme à la moindre transformation de l'étant et en n'appelant qu'à sa simple amélioration, M. Macron a validé l'ensemble des orientations d'un canon fantasmatique sans n'autoriser plus le moindre mouvement, figeant la société y compris dans les formes les plus révoltées que sa personne privée incarne et n'a cessé d'incarner, aggravant les défaillances d'un modèle déjà périmé en n'en autorisant que les évolutions qui répondraient à sa naturalité, c'est-à-dire qui appartiendraient aux dominants déjà institués.

Sa politique et son autoritarisme ne peuvent être perçus que comme le résultat de cette adhésion absolue à l'existant qui, propre aux êtres manquant d'imagination, ne considère le réel que comme une ressource à exploiter et non une donnée à modifier. L'un et l'autre, qui pourraient d'apparence apparaître contradictoires, se suivent et se nourrissent, l'impuissance politique renforçant l'intention d'exploiter au profit de son soi.

Narcissisme, asservissement colonial et servilité envers les puissants, service de l'intérêt privé et reconnaissance de la réussite individuelle – toutes choses masquées sous l'idée « d'émancipation » – deviennent normes autorisées, s'autonourrissant, et alimentent les politiques menées par ses gouvernants. Entouré des symboles et des attributs réels d'un pouvoir auquel il a décidé de *croire*, auréolé

de cette immuabilité si nécessaire à la survie des pouvoirs traditionnels, tout en jouant des dispositifs de communication les plus avancés et pénétrants à l'intérieur de la société pour défendre l'immutabilité et revendiquer la puissance de son soi, alliant un dispositif somme toute classique de propagande autoritaire à l'efficacité du publicitaire et du contemporain, de la surinscription dans une époque et de ses codes visuels et esthétiques, dans sa *normativité*, sans craindre la ringardisation que nécessairement lui imposera rapidement l'évolution de l'histoire, M. Macron ne s'érige pas seulement en dirigeant du temps présent : la confusion volontaire qu'il opère produit comme conséquence la mise sous la tutelle de la société au profit de ses dominants, inversant le paradigme jusqu'alors existant.

Cette confusion entre les sphères symbolique et d'incarnation qui recoupe identiquement sa confusion entre la fiction d'attribution de ses pouvoirs et la nécessaire rétention qu'exige sa fonction produit une transition brusque d'un régime que l'on pouvait considérer comme démocratique vers un système que l'on pourrait considérer oligarchique.

Par la perfection apparente d'un dispositif où le moindre élément de trouble est contrôlé et neutralisé d'avance, dans une société où l'ensemble des relais politiques et médiatiques sont maîtrisés par ceux-là mêmes qui ont institué celui qui est censé les encadrer, et où le contrôle de la dissémination de l'information est devenu un prérequis assumé, M. Macron met en scène de façon subreptice, mais sans s'en cacher, une forme renouvelée

d'autoritarisme visant à écraser l'espace politique et à n'autoriser aucune contestation symbolique de sa figure, dont l'ambition ne s'arrête pas aux portes de l'espace politique traditionnel, mais atteint aussi à son effectuation. Par l'élimage de sa figure et son adaptation aux standards de son temps, il instaure une tétanie de l'espace social et politique à laquelle il apparaît pour le moins, au premier abord, difficile de résister, tant il a été revendiqué que celle-ci était symptôme de réussite et dès lors de domination. La saturante lourdeur de sa communication a pour seul objectif d'établir une censure *de facto* de toute tentative de contournement ou de contestation que portent habituellement les espaces sociaux entre révision et révision de leurs incarnations. Porteur d'une proposition de résolution générique des blocages de la société qui ne prend la forme que d'un Lui évidé, incarnant en même temps l'individu, porteur de symbole et le pouvoir effectif, incarnant réel et non plus seulement fictionnel d'un ordre symbolique soudain mis à pied, M. Macron crée une monstruosité en ce qu'elle lui échappe tout autant qu'à la société. Se plaisant à se montrer capable de subjuguier ceux qui lui résisteraient par la force ou la pensée, usant d'une oppression formelle, son pouvoir prend dans le même temps le risque de l'effondrement permanent, son seul levier de légitimation reposant sur l'idée de charisme, c'est-à-dire, par la performativité scénifiée, sur sa capacité à incarner en dehors de toute institution la société française, et ce de façon permanente.

La limite, y compris si nous le suivions dans la croyance qu'il se trouverait en mesure d'effectivement

réussir un tel exercice de pouvoir sans détruire la société et les institutions qui le lui ont octroyé au profit d'intérêts privés, apparaît très rapidement comme en tout régime autoritaire dont le Russe nous semble le plus achevé. La politique restant un espace de conquête et d'élaboration, et la société française ancrée en un territoire dont l'extension n'est pas impossibilité, l'incapacité de M. Macron à régénérer le système auquel il appartient et qu'il souhaite préserver par une transformation – et non seulement une réification – de ses intérieurs induit un accroissement de la détresse psychique d'autant plus important que son échec semble, y compris en ses purs critères mélioratifs, impossible à éviter, et non pas tant par la péremption du modèle qu'il incarne – déjà actée – que par le fonctionnement ontologique de ce dernier.

Dès lors, et l'on comprend soudain la gravité de la situation, seule la reprojction vers un extérieur – réel ou fantasmé – de la pulsion d'affirmation du soi qu'il aura créée afin de trouver points de respiration deviendra source potentielle de renouvellement. M. Benalla se satisfaisait de tabasser un manifestant, réifié en ennemi, tandis que d'autres se contenteront de dénoncer des étrangers. Mais il y a fort à parier que ce sera bientôt la société tout entière, si elle n'éclate pas auparavant, qui ressentira le besoin de se mobiliser en un soulèvement, que M. Macron aurait alors tout intérêt à dévier vers un territoire étranger. La subrogation et l'écrasement de toute extériorité au pouvoir présidentiel, soudain confondu dans ses dimensions symbolique et réelle – et l'intégration de l'état d'urgence dans le droit commun n'aura été

que la première expression symptomatique et non défaillante de cette confusion – se sont trouvés en un premier temps tolérés car ils constituaient une promesse d'amélioration du *sien*, un fonctionnement mélioratif dont le seul substrat est pourtant la promesse de subrogation et d'écrasement du tiers, dont sont censés bénéficier ceux qui sont aujourd'hui victimes.

Système clos où le soumis ne respire que par son aspiration, somme toute naturelle, à adhérer à cette norme, à son tour, sans concevoir qu'ainsi à son tour il deviendrait bourreau et aurait à fabriquer ses propres *riens*<sup>1</sup>, et la légitimité dont une telle aspiration, dans un cadre nationaliste ou européiste, bénéficiera à terme, le macronisme offre au long cours un troublant horizon, enfermant sous ses apparences modernistes et apaisées une tension intérieure qui exigera au long cours, et en cas d'un échec inévitable, la projection vers l'extérieur de cette violence à laquelle tous se soumettent pour l'instant temporairement, que ce soit par le truchement de la guerre – c'est-à-dire de la soumission d'une figure de l'étrangéité – ou la consommation du soi par une révolte ou une révolution.

Doit-on, peut-on dès lors autoriser une telle radicalité ? Lorsque l'on comprend que le dispositif qui a porté M. Macron au pouvoir trouve sa source

---

1. Puisque la reproduction du même sur laquelle surfe initialement l'adhésion à M. Macron est d'évidence impossible, son parcours relevant *par définition*, et contrairement à ce que tout en ses dispositifs de communication laisse entendre, de l'exceptionnalité statutaire.

dans une absoluité confondante visant à prendre au sérieux l'onction fictionnelle qui lui a été attribuée, effet de simulacre censé permettre à la société de respirer et de se renouveler, il est permis d'en douter.

Voilà que, sans le comprendre, nous nous sommes trouvés pris au piège d'un modèle où la distribution des pouvoirs et la gestion des pulsions, frustrations, sentiments d'injustice et partage des richesses et autorités intermédiaires qui traversent la société française risquent de ne plus trouver résolution en la fonction politique.

Il s'agit bien d'une menace de dissolution.

Les échos communicationnels qui renvoient le président de la République française à son alter ego russe, ces pulsions de toute-puissance, doivent dès lors inquiéter puisqu'ils s'expriment en un système qui, contrairement à l'états-unien, ne dispose pas de garde-fous qui préserveraient la société d'une confusion mentale entre fiction et réalité, entre incarnation et effectuation, en particulier au sein de dirigeants ainsi intronisés et ainsi guidés dans leur aspiration au pouvoir. La reconfiguration annoncée de la société française plutôt que de ses pouvoirs, la substitution de l'un par l'autre apparaissent en ce cadre d'autant plus dangereux qu'ils émergent dénués d'approbation sociale préalable, du fait même de cette extirpation paradoxale que M. Macron a imposé à l'espace politique français. Verticale et autoritaire, dissolvant l'ensemble des espaces intermédiaires qui en fondent l'autorité, une transformation sociétale majeure – seule alternative apparente à l'effondrement annoncé – ferait en ces circonstances courir un risque de désintégration massive, aux antipodes

de l'aspiration à l'apaisement et au renouveau que, tel Janus, M. Macron a prétendu et continue de prétendre incarner tout en faisant tout pour la saboter.

La profonde incompréhension du modèle politique et des processus dynamiques qui l'ont porté au pouvoir, la confusion des sphères d'incarnation, et le double langage élaboré à cette fin, mettent en fait en danger le valeureux archaïsme d'une société qui a porté au pouvoir un être soit pour le bouleverser et s'en détacher, soit pour le respecter et l'épouser, mais en aucune circonstance pour à la fois le laisser s'en approprier les vertus magiques et les voir mises au service d'une passion individuelle, en un mouvement d'enfant-roi couronné. Retrouver rapidement une conscience de, et à défaut une capacité à distinguer, croyance, fiction et incarnations du réel apparaît en ces circonstances urgent pour M. Macron, mais aussi pour une société en voie de sidération. Exiger qu'il soit au plus vite mis fin à ces confusions en cascade, une nécessité.

Demander qu'il soit mis à ses fonctions, une nécessaire conclusion. Que les dispositifs projectifs mis en œuvre se prolongent encore, et c'est à un tremblement d'ampleur inédite que nous assisterons.

Que le lecteur excuse la forme pamphlétaire de nos premiers mots, et comprenne maintenant ce que de sérieux recouvrent nos imprécations. Aux tenants du système, il ne reste qu'à espérer qu'une *dys-*, et nécessairement *dé-*fonction de M. Macron intervienne avant l'effondrement de notre société, et qu'à la modernité galopante – cet atroce agglomérat promettant totalité – qu'il nous promettait, les structures

primitives et archaïques auxquelles ils adhèrent sauront résister.

À ceux qui pensent le nouveau monde, que la chose leur soit exigée : il est temps de se soulever.

Juillet 2017



## Table

<i>Avant-propos à la présente édition</i> .....	9
<i>Introduction</i> .....	21
I. L'apparent.....	37
II. Le symbolique .....	74
III. Le détenteur.....	101



## Collection « L'Abeille » Plon

Dernières parutions

1. *Les Derniers Mondains*, Camille Pascal
2. *Dictionnaire amoureux de Marcel Proust*, Jean-Paul et Raphaël Enthoven
3. *Contre Macron*, Juan Branco

À paraître

*Les Métamorphoses de Dieu*, Frédéric Lenoir  
*La Sorcière et l'Occident*, Guy Bechtel



Pour en savoir plus  
sur les Éditions Plon  
(catalogue, auteurs, vidéos, actualités...),  
vous pouvez consulter

**[www.plon.fr](http://www.plon.fr)**  
**[www.lisez.com](http://www.lisez.com)**

*lisez!*

et nous suivre sur les réseaux sociaux



Editions Plon



@EditionsPlon



@editionsplon



*Achevé d'imprimer en septembre 2019*





